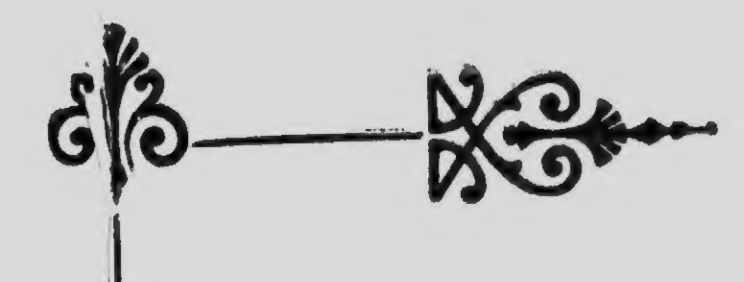


LA TEMPERANCE EN EXEMPLES

RIMOUSKI

—

1909

Permis d'imprimer, le 14 septembre 1909.

† ANDRÉ-ALBERT,
Év. de St-Germain de Rimouski.

LA
TEMPERANCE
EN
EXEMPLES



CE QUE DONNE LE BLÉ

LE PAIN : LA VIE

L'ALCOOL : LA MORT

AVANT PROPOS

" Les paroles ébranlent ; mais les exemples entraînent." C'est de cette vérité proverbiale, si universellement et si éloquemment prouvée par l'indiscutable expérience, qu'est surgie l'idée du présent opuscule.

Aujourd'hui, où tout ce qu'il y a de généreux et d'honorable, c'est-à-dire, de vraiment patriotique au Canada, se lève pour endiguer le mal dont le flot menace d'en-

vahir notre pays, il n'est peut-être pas inopportun de mettre sous les yeux de tous, en pages bien vécues, d'un côté les ravages indescriptibles de la malheureuse boisson dans les familles et dans les individus, et de l'autre tout ce que la bienfaisante Tempérance donne d'aisance au ménage et de paix au cœur.

Je forme des vœux pour que tous les lecteurs de " La Tempérance en Exemples " *y trouvent la force moralisatrice qui ébranle et la puissance convaincante qui entraîne la volonté vers les hauteurs sereines du devoir, de l'honneur et du bien.*



LA TEMPERANCE EN EXEMPLES

La Bouteille merveilleuse

Il y avait quelque part, dans la Calabre, un beau garçon du nom de Gennaro. Garçon, pas précisément, car il avait une femme qui aurait autant aimé ne pas l'être. Non pas qu'au fond il n'affectionnât pas sa moitié ; mais il y avait par le fait du mari de mauvaises heures dans leur vie commune. Gennaro était bon, laborieux ; mais la fée Vinasse avait, dit-on, présidé à sa naissance et accroché à sa vie un bien fâcheux défaut. Notre homme aimait la

bouteille ; et le vin capiteux du pays lui révolutionnait le cerveau. Le cas échéant, sa vue troublée découvrait mille torts à sa femme, et la pauvre Carméla était battue à outrance. Revenu à la raison, Gennaro se désolait ; il se jetait aux genoux de sa femme et lui prodiguait des demandes de pardon et des tendresses qui ne guérissaient que très imparfaitement ses horions et ses chagrins.

Or, un jour, pendant une de ces scènes de repentir d'ivrogne, frappait à la porte du logis don Pasquale Molinoro, curé de la paroisse.

“ Eh ! que se passe-t-il donc ici ? s'écria le prêtre.

— Hélas ! répondit en sanglotant Gennaro, il y a Seigneur curé, que je suis un monstre, un brigand, un assassin, un tigre, un serpent, un crocodile, un démon, tout ce qu'il y a de pire, de plus abomi-

nable. Quand j'ai bu plus que de coutume, je perds la tête, la raison ; je deviens une brute, et je bats ma pauvre Carméla, qui est un véritable ange... non, un archange. Vous savez bien cela, Monsieur le Curé... Mais j'ai beau faire, je n'y peux rien ; je suis ensorcelé, bien sûr, *per Bacco*.

— Ça se pourrait bien, mon garçon, reprit le curé ; mais il y aurait pourtant moyen d'en sortir : pour cela il faudrait le vouloir, et tu ne le veux pas.

— Moi, ne pas le vouloir ! Ah ! que dites-vous là ? Je donnerais, pour sortir de cet affreux bourbier, les deux yeux de ma tête et mes deux oreilles !

— Ça ne coûtera pas aussi cher, Gennaro, si tu veux me croire. Il y a longtemps que je pense à ta misère, et m'est avis que le Frère Polidoro, l'ermite de Salpenga, pourrait te désensorceler. Il

a des recettes, à ce qu'il paraît, pour changer les loups en moutons ; il pourrait bien en avoir une pour retourner la peau d'un ivrogne.

— Ah ! j'y cours, Seigneur curé ! s'écria Gennaro... aujourd'hui même et pas demain. Que la queue du porc de saint Antoine m'étrangle si je n'avale pas toutes les médecines de cet ermite du bon Dieu !"

Et il y courut en effet. En trois heures, il atteignit la sonnette de l'ermitage et carillonna bruyamment. Le Frère Polidoro vint ouvrir.

" Bonjour, Gennaro, fit l'ermite, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Eh quoi ! mon Père, vous me connaissez donc ?

— Comment ! Et qui ne connaît, à six lieues à la ronde, Gennaro l'ivrogne et la pauvre Carméla, et...

— Oh ! mon Père, assez Oui, je suis un

misérable, un affreux coquin... mais je viens chercher ici la guérison de ma criminelle habitude. Don Pasquale m'a dit que vous aviez une recette pour cela.

— Ah ! est-ce que vous y tenez bien ?... mais là, sérieusement ?

— A tout prix, mon Père, à tout prix. Je ne veux pas sortir d'ici sans y laisser mon malheureux paquet. Et rien qu'à vous voir, bon ermite, il me semble que je suis déjà retourné... Oh ! c'est dit une bonne fois je jure de ne plus jamais boire !

— Vous dites ?

— Oui, je jure que je ne toucherai plus une bouteille... rien que la cruche à l'eau claire.

— Gennaro, mon ami, que Dieu vous bénisse, mais vous êtes un sot. Ah ! vous ne boirez plus ! Savez-vous qui vous inspire cette belle pensée-là ? Ce n'est rien moins

que Satan en personne...

— Pas possible !

— Et qui rit bien de vos serments, le cornard ! Dites-moi, Gennaro, combien buvez-vous ?

— Eh ! mon père, pas plus d'une demi-bouteille par jour, ordinairement ; mais, dame ! je me lance comme ça le dimanche et les jours où l'on chôme, et alors, c'est deux, trois bouteilles à la fois, parfois même... et c'est alors que je perds la tête.

— Très bien, mon garçon ; je vois qu'au total ça fait sept bouteilles par semaine. Eh bien, ce n'est pas trop... c'est modéré... très raisonnable. Je ne vois pas qu'il y ait tant à en rabattre.

— Ah ! *capo de Dio !* mon Père, qu'est-ce que vous me dites-là ?

— Que c'est une bonne mesure et qu'il faut continuer à boire. Seulement..

— Seulement ?

— Il faut s'y prendre d'une manière un peu différente. Attendez-moi quelques instants."

Gennaro attendit, en effet, pendant que l'ermite disparaissait derrière un rideau. L'éclipse dura peu, fort heureusement, car Gennaro commençait à s'interroger, dans l. trouble de ses pensées sur la nature du personnage avec qui il avait affaire. Quand Frère Polidoro reparut, un coup d'œil furtif jeté sur ses pieds par notre pèlerin le rassura. : il n'y avait rien de fourchu. Quant aux mains, elles tenaient, la droite une bouteille vide, la gauche un sac.

" Tenez, Gennaro, dit le saint homme en lui présentant l'un et l'autre, voici une bouteille bénite que vous remplirez chaque jour de ce vin que vous aimez tant, et chaque jour vous en avalerez le

contenu jusqu'à la dernière goutte...

Doucement, mon garçon, ne vous effarouchez pas... Ça fera sept pour la semaine, et je vous ai dit que c'était le bor compte. Seulement voici un sac de pilules dont vous introduirez une chaque jour dans votre bouteille, tout en y laissant les précédentes, si elles ne sont pas fondues. Si vous me promettez de suivre très régulièrement ce régime, je vous promets, de mon côté, une guérison radicale.

— Oh ! Père, je vous promets des deux mains... Mais ces pilules-là... ressemblent étonnamment à des petits cailloux.

— Gennaro, mon ami, vous savez que vous êtes un âne. Vous êtes capable de croire aussi que ce flacon est une bouteille comme une autre. Eh bien ! soit, si ça peut vous faire plaisir ; mais emportez cela, et revenez me voir dans trois mois."

Voilà Gennaro de retour à la maison,

et qui se met gaillardement au régime prescrit. Vous le croirez sans peine, la médecine lui allait, dans les premiers temps surtout. Les pilules se succédaient et s'accumulaient sans se dissoudre et sans donner aucun goût à la liqueur, ce qui ne laissa pas d'imprimer à Gennaro quelque surprise, puis, après, certains soupçons... Mais Carméla lui insinuait que c'étaient des illusions du malin.

Un beau jour, pourtant, au bout de six semaines environ, Gennaro met sa bouteille sur la table, la contemple les bras croisés, et part d'un éclat de rire.

“ Par le capuchon de saint Antoine ! s'écrie-t-il : rien n'est plus clair que ça : demi-bouteille de cailloux et demi-bouteille de vin font bouteille entière !

Gennaro avait décidément compris. Mais il continua résolument son régime ; chaque jour le flacon recevait un caillou de

de plus et une goutte de moins, et autant de moins en avalait Gennaro, qui, d'un jour à l'autre, ne sentait pas la différence. Au bout de trois mois, les pilules remplissaient le flacon ; une dernière goutte la veille ; plus rien le lendemain ; l'un valait l'autre ; ou bien peu s'en faut.

Gennaro était guéri.

Le merveilleux flacon fut suspendu, en manière de relique, dans le petit sanctuaire du ménage et orné de rubans roses, que Carméla avait soin d'entretenir en un constant état de fraîcheur. Dame, elle aussi avait trouvé dans l'aventure quelque petit profit.

JÉROME DUMOULIN.



Les Comptes d'un Buveur

J'ai connu à Québec un charmant garçon, très intelligent, doué d'un bon cœur. Il occupait un modeste emploi de six cents piastres par année, et comme sa position l'obligeait à tenir un certain rang, il lui était difficile d'équilibrer son budget, tellement qu'un bon matin, il fallut s'endetter.

Mon ami—je suis fier d'appeler cet humble fonctionnaire mon ami — possède une femme digne de ce nom, vraie mère de famille, qui ignore les talents de société qu'elle a, le luxe qu'elle a connu dans son enfance pour se dévouer entièrement à son mari et à ses six enfants. Cette bonne mère voyait avec terreur que, depuis deux ou trois ans, son époux, sans tomber dans des excès proprement dits, arrivait parfois à la maison avec une bouteille de boisson

forte, quelquefois, moins souvent, de la bière ; elle le vit souvent aussi entrer avec des amis à l'auberge, et elle gémissait en silence, priant Dieu de lui venir en aide et de lui inspirer les moyens d'arrêter son époux sur la pente de l'âbîme.

Cette brave femme, depuis quinze ar· qu'elle est mariée, n'a jamais manqué de tenir régulièrement ses comptes de maison, balançant chaque mois les r· tes et les dépenses, se privant bien s ivent même du nécessaire quand il ne 'agit que d'elle-même, se refusant tout légitime plaisir qui pourrait grêver son budget. Parfois, quand surtout son mari semblait multiplier plus que d'habitude les *flacons de gin*, la jeune mère l'invitait à jeter un coup d'œil sur son petit livre et à se rendre compte du détail. Mais celui-ci répondait invariablement : — "Laisse moi donc tranquille avec tes comptes ; tu m'en-

nuies." Et la pauvre femme se retirait les larmes aux yeux auprès de ses enfants.

Un samedi soir, mon ami arriva au logis plus gris que d'habitude, sans être ivre cependant. Sa femme résolut de frapper un grand coup et d'avoir une explication sérieuse.

Le lendemain, elle communia. Dans l'après-midi, assise près de son mari, elle lui signala les dangers auxquels il s'exposait. Faisant abstraction d'elle-même, elle lui montra le sombre avenir de ses enfants, le foyer sans pain et sans feu, la perte de ses fils, la vertu de ses filles compromise, leur chute probablement; bref, elle fut si véritablement éloquente qu'elle l'émut.

— Mais, ma chère, lui dit-il, tout-à-coup, tu me traites, tu me parles réellement comme si j'étais véritablemet un

ivrogne invétéré et incorrigible.

— C'est précisément parce que tu ne l'es pas encore, lui répondit-elle, que je te parle ainsi.

Non, tu n'es pas encore un ivrogne ; mais si tu te rendais compte du montant dépensé en boisson par toi, cette année, tu te convaincrais, avec un peu de bonne foi, quel danger tu cours, que tu es bien près de le devenir.

— Allons donc, une bouteille, une traite, par ci, par là. Si l'on me prouvait que je dépense en boisson quinze à vingt piastres par année, je serais bien étonné.

La jeune épouse prit la balle au bond. Elle courut chercher son livre et s'asseyant tout près de son mari :—

—Comptons, dit-elle, les enfants dorment, nous sommes seuls en tête-à-tête, comme des amoureux, c'est le bon temps.

Commençons au mois de janvier de l'année dernière.

—Tu sais bien choisir le mois le plus chargé, le mois du jour de l'an.

—Oui, le mois du jour de l'an, le mois des ivrognes, grâce à cette infernale coutume des visites arrosées.

Je laisse pour finir, la parole à mon ami qui me racontait les larmes aux yeux cette heureuse phase de son histoire, l'époque de sa conversion, comme il l'appelait.

—Je commençai ces additions d'abord avec ennui, avec répugnance même ; mais à mesure que j'ajoutais les chiffres aux chiffres, les petits montants aux petits montants, une sorte de curiosité fièvreuse s'empara de moi et quand j'eus inscrit la somme totale, c'est le remords qui était entré dans mon cœur et la ferme résolution de rompre à tout jamais avec ma conduite

passée.

—Comment! m'écriai-je, j'ai dépensé *cent dix-neuf* piastres en boisson l'année dernière? cent dix-neuf piastres, à peu près le prix de mon loyer, et je ne m'en doutais même pas?

—Oui, mon ami, et un peu plus il y a deux ans.

—C'est incroyable et je n'en reviens pas! Sur ta jolie tête que j'embrasse, ô ma chère âme, sur celle de nos chérubins, je te jure que c'est bien fini et que la boisson n'entrera plus dans ma maison.

Mon ami a tenu parole.

O vous tous, mes chers compatriotes qui, sans être adonnés à la boisson, vous exposez comme mon ami—et vous êtes le grand nombre, presque la masse—refléchissez bien et pensez quelque fois aux lignes qui précèdent, et j'ose espérer que vous y trouverez une leçon salutaire.

Séraphin l'Ardoisier

Lundi matin. Séraphin, l'ardoisier, ne peut se rendre au travail ; il est malade, courbaturé ; il a mal à la tête.

Près du foyer, sa mère octogénaire se trouve assise, ayant à ses côtés deux enfants chétifs.

— " Où est ma femme ?" demande Séraphin, en regardant autour de lui.

— " Tu ne le sais pas ? répond la vieille, d'un ton de reproche. " Dina est allée laver, afin de gagner un morceau de pain pour nourrir les enfants. Il n'y avait plus rien à manger. Mais leur père ne songe pas à cela ; pourvu qu'il ait de l'argent pour boire ! ... Qu'as-tu fait encore du gain de ta semaine ? "

— " C'est vrai, mère, je suis un buveur ;

la boisson fait mon malheur ! Il faudrait qu'il n'y eût pas de genièvre au monde ! On devrait fermer tous les débits et supprimer toutes les distilleries..."

Ainsi s'accusait Séraphin, pendant qu'il portait la main à la tête, comme pour la soutenir.

—"Séraphin, mon fils," reprit la mère d'un ton sévère, " tu as donc résolu de précipiter ta famille dans la misère ? Combien de fois n'as-tu pas bu toute la nuit du samedi et toute la journée du dimanche, jusqu'à ce qu'il ne te restât plus un sou de ton salaire ! Hélas, pourquoi t'être marié alors, et faire le malheur de ta femme et de tes enfants ? "

— " Ce sont les camarades qui m'entraînent!... " murmurait Séraphin.

— " Ne mets pas ton inconduite sur le compte des camarades, " continua la vieille mère, " ne t'en prends qu'à toi-même.

Qui t'oblige à suivre les camarades au cabaret ? Depuis des années, je n'ai cessé de t'avertir, mais tu n'as jamais voulu écouter mes conseils. Ah ! qui sait jusqu'où cet amour de la boisson te conduira ! "

La pauvre femme éclata en sanglots; les petits enfants se mirent à pleurer aussi, parce qu'ils voyaient grand'mère verser des larmes.

—" Voyons, j'en ai assez de toutes ces jérémiades ! " grommela le père impatienté, et ce disant, il se leva avec précipitation et sortit.

Dans la rue il rencontra un de ses compagnons de débauche.

—" Où vas-tu ? "

— " Je n'en sais rien, " répondit Séraphin, " je vais prendre un peu l'air frais, car je souffre horriblement de la tête. "

— " Allons prendre un verre d'eau-de-

vie! Cela fera passer ta migraine!"

Eau-de-vie! Ce mot magique fit venir l'eau à la bouche de l'ardoisier; il fouilla dans ses poches, mais en vain; pas un sou à trouver!

—" Pas d'argent! soupira-t-il, désappointé.

— " Moi j'en ai! Viens, je régale; une autre fois c'est toi qui paieras."

L'envie de Séraphin était trop grande pour qu'il pût résister; il suivit son compagnon au " *Repos de l'Ouvrier* ". Après la première goutte, on en prit une seconde, " On paiera samedi..." La troisième goutte ne tarda pas à suivre, puis encore une, et encore, encore... Le cabaretier se frotta les mains.

— " Notre semaine commence bien!" avait-il l'air de dire à sa femme, en lui faisant à la dérobée un clin d'œil, à cha-

que nouveau verre qu'il remplissait du liquide meurtrier.

Ce ne fut que vers minuit que l'ardoisier reprit le chemin de sa maison, titubant, faisant force gestes, jurant comme un possédé et hurlant des chansons obscènes.

Et là, dans le misérable logis, assis autour d'une table boîteuse, sa vieille mère, sa femme et ses enfants mangeaient un morceau de pain sec. Tous les quatre avaient les yeux rougis de pleurs, et attendaient le père avec anxiété.

Soudain, dans le lointain, une voix éraillée coupe le silence de la nuit.

— " Mon Dieu ! il est encore une fois ivre ! " s'écrie Dina avec effroi. " Mère, de grâce, ne dis pas un mot, sinon il nous maltraitera ! "

De grands coups ébranlent la porte.

— " Père est là ! s'écrient les enfants effrayés, et ils courent se blottir dans un coin.

Dina ouvre doucement la porte. Le buveur entre en chancelant et jette autour de lui des regards de fauve. L'ivresse avait éteint en lui tout bon sentiment et réveillé toutes les passions mauvaises.

Personne n'osait dire un mot : tous tremblaient devant cette brute en furie. Les pauvres enfants se tenaient aussi immobiles que possible, et cependant on entendait leurs dents claquer, tant ils avaient peur !

Le buveur, fixant sur sa vieille mère un regard méchant, se mit à grommeler :

— " Eh bien; suis-je encore malade maintenant ? Ai-je encore mal à la tête, dis, la mère ! "

La pauvre femme ne put articuler un

son , elle trembla de plus en plus sous le regard bestial et terriblement menaçant de son fils

— " Ah, " reprit-il, " tu voulais m'empêcher de boire, parce que j'avais l'air malade, et c'est au contraire la boisson qui devait me guérir! Ah, rien de tel que le genièvre! Ne suis-je pas guéri maintenant?"

Personne n'osa répondre.

L'ivrogne, rendu plus furieux encore par ce silence, saisit brutalement sa vieille mère par le bras, et hurla:

— " Dis bien vite que je suis guéri! Allons, vieille grognarde!"

Un cri de douleur et d'angoisse retentit.

— " Comprends pas cela! Faut parler autrement!" rugit-il.

Entretemps il tira sa pauvre mère si

violemment par le bras qu'elle fut renversée de sa chaise et tomba à terre ; lui-même, vaincu par l'ivresse, s'abattit comme une masse inerte de tout son long sur elle.

Huit jours plus tard, on conduisait au cimetière le corps de la mère de l'ivrogne.

Elle avait succombé " aux suites d'une chute " disaient les voisins, car personne ne savait que son fils était son meurtrier. Elle l'avait caché à tout le monde, et avait supplié sa belle-fille de garder le secret le plus absolu.

— " On le mettrait en prison, " craignait-elle ," et l'on dirait de ses enfants que leur père était un assassin. "

***

Voyez-vous l'ivrogne suivre le cercueil ? Il n'est plus ivre maintenant ! Tout ce

qu'il voit lui inspire de l'effroi. Il lui semble que le sol sur lequel il marche, s'entrouvre pour l'engloutir ; que les regards des passants qui se découvrent, lui reprochent son crime ; que le vent lui-même lui crie : Assassin ! Parricide !

Le voici près de la tombe. Le cercueil y est descendu sous ses yeux ; il y jette une pelletée de terre. Un frisson glacial parcourt ses membres. Il croit voir le cercueil s'entr'ouvrir et s'en élever une ombre sanglante, qui le désigne d'un geste accusateur, et le voue au mépris de la foule.

Effrayé, il se hâte de quitter le cimetière.

Son esprit se trouble horriblement ; le délire s'empare de lui : il s'imagine être entouré de démons et d'animaux fantastiques qui s'apprêtent à le déchirer, une froide sueur coule de son front.

Mais voici un cabaret avec des camarades attablés devant la porte.

— " Tu ne prends pas la goutte avec nous ! " lui crie-t-on.

Boire ! Oh, oui ! l'alcool assoupira les remords de sa conscience tourmentée !

Il entre... La nuit, on le trouva ivre-mort dans la rue.

***

Quelques semaines après, le peu de meubles que l'ardoisier possédait encore furent vendus par les créanciers, et la famille fut expulsée de la maison.

Dina, folle de désespoir, emmena avec elle le garçon et la fille. Désormais elle peinerait loin du père, et gagnerait elle-même le pain pour elle et ses enfants.

Le buveur se trouva alors seul au mon-

de misérable et malheureux, lui qui pouvait gagner un salaire très suffisant pour entretenir sa famille dans l'aisance ! Lui, qui avait possédé tout ce qu'il fallait pour être heureux : une bonne mère, une épouse aimable et active, de gentils enfants !

Et sordide, couvert de haillons, par tous les temps, par la neige et les bourrasques, par la pluie et la grêle, il était obligé d'être dans la rue pour mendier une aumône ! Et lorsqu'on la lui faisait, il voulait toujours oublier sa misère, étouffer la voix de sa conscience, qui sans cesse lui rappelait son crime.

Alors il buvait de nouveau.

***

Il fait nuit. Aucune étoile ne brille au firmament, et l'obscurité est complète... Un buveur sort en titubant d'un caba-

ret ; il tombe, la face en avant, dans la vase d'un fossé, fait des efforts pour en sortir, mais en vain... Il étouffe dans la boue...

Le lendemain on retira un cadavre. C'était celui de Séraphin.

***

Ah, combien de buveurs se rendent malheureux pendant leur vie et finissent d'une façon horrible !

“ Je boirai, ” disent plusieurs, “ mais je ne deviendrai pas un ivrogne ! Je m'arrêterai à temps ! ”

Qu'en savez-vous ? Etes-vous plus fort que tant de milliers qui n'ont pas pu s'arrêter à temps ? Amis lecteurs, prenez le chemin le plus sûr, fuyez les occasions, fuyez le cabaret, amusez-vous en famille, ne faites qu'un usage modéré de

bière et de vin, et surtout ne prenez jamais le moindre verre de genièvre ou d'autres liqueurs ! P. G.





L'ENFANT DU BUVEUR L'ENFANT DE L'ABSTINENT

Un héroique petit mousse.

Il s'appelait John, il était âgé de quatorze ans et depuis déjà plusieurs mois orphelin. Se sentant capable de se créer une position, le jeune garçon robuste et résolu obtint la permission de son tuteur et il embarqua comme mousse sur un vaisseau qui quittait le port de Liverpool.

C'était un gentil garçonnet, plus grand même qu'on ne l'est communément à son âge. Son visage un peu pâle, aux traits fins et ouverts, était comme illuminé par deux grands yeux bleus limpides d'innocence. Il plut au capitaine et après quelques questions, John fut reçu au service du bâtiment comme débutant matelot. — Un soir, le navire voguait en pleine mer, on ne voyait que le ciel et l'eau. Plusieurs marins s'étaient assemblés sur le pont et,

au milieu d'eux, une bouteille d'eau-de-vie était soutenue d'une main par un ancien, qui faisait de son mieux le discours de souhaits pour une heureuse traversée. Les matelots crièrent trois fois : *hurrah !* en agitant leurs bérets et alors, un petit verre fut rempli avec cette eau-de-vie de grains, passant à la ronde. Chacun dut d'un trait absorber le contenu du verre assez haut plein jusqu'au bord. John regardait cette assemblée peut-être un peu trop gaie et trop bruyante, quand un des marins l'aperçut et lui cria :

— *Ship-boy*, arrivez ici, il y a un liqueur glass pour fêter le départ.

— Je vous remerçie, répliqua l'enfant, en soulevant son bonnet, mais je n'a point envie de boire.

— Oh ! il faudra bien l'apprendre, quand vous serez un peu de temps avec nous, ricanèrent les vieux loups-de-mer.

Le capitaine s'était approché du groupe et, en passant, il questionna :

— Qu'est-ce qu'il doit donc apprendre le nouveau mousse ?

Sitôt qu'on lui eût raconté ce qui en était, le capitaine, un homme rude qui n'admettait pas de résistance, ni de tergiversation, ordonna d'emplir le verre immédiatement.

— Celui qui veut devenir matelot doit pouvoir supporter un petit coup de dur. Allons, hop, avalez-ça promptement et en deux gorgées. Ne faites pas le délicat, les manières de petite fille ne prennent pas avec nous. — En prononçant ces paroles, de sa grosse voix rude, le capitaine présentait à John le verre épais et plein de cette eau-de-vie commune, très forte.

— Pardonnez, mon capitaine, dit l'enfant visiblement devenu craintif, je préfère ne pas boire.

Le vieil officier, habitué à voir ses moindres désirs regardés comme des ordres, fut irrité de la réponse, donnée devant ses hommes d'équipage, par un bambin, le dernier à bord. Il bondit de colère, après avoir posé le verre plein à côté de lui. Les poings serrés, il s'adressa à un des marins :

— Thomas, un bout de filin ici et, en mesure un petit rigodon à ce mioche pour lui enseigner le pas de navigateur...

Les hommes eurent un gros éclat de rire cruel et le matelot désigné saisit une assez grosse corde qu'il doubla. Le pauvre petit reçut sur le dos quatre terribles coups de toute la force de ce brutal. Il ne pleura pourtant point, pas un cri n'échappa de sa bouche contractée. On vit seulement comme il pâlissait encore davantage et comment tout son corps tremblait de douleur.

— A présent, boirez-vous, oui ou non ?... vociféra le capitaine.

— Permettez que je ne boive pas. — Telle fut la réponse polie, mais décidée du petit mousse.

— Ah ! C'est ainsi que vous croyez faire à votre tête !... Marche !... Grimpez à la hune et vivement. Vous aurez le temps de réfléchir pendant la nuit, mon garçon. Jamais je ne me suis encore impunément vu refuser obéissance... Allez !...

Le pauvre petit regarda effrayé là-haut, à mi-mât. Passer là une nuit entière, entre le ciel et l'océan, lui donnait un frisson mortel. Il n'était qu'un mousse, tout nouvellement embarqué, un faible enfant, malgré son énergie. Il lui fallut obéir ; le cœur gros et les larmes plein les yeux, il grimpa jusqu'à la hune.

Le lendemain, le capitaine faisait sa tournée matinale sur le pont. Les mains derrière le dos, il marchait de ci de là, en se balançant, suivant la coutume des marins rompus aux mouvements du navire. Il se souvint de son mousse. Prenant un porte-voix il cria :

— En bas, maintenant, boy ! — Point de réponse. — John, descendez, n'avez-vous pas entendu ? — Là-haut tout était silencieux.

Effrayé, le capitaine se demanda s'il n'était pas arrivé quelque malheur à cet orphelin confié à sa garde et à ses soins. La nuit avait été froide. Oh ! comme sa conscience lui faisait alors de remords d'avoir été inhumain. Très surexcité, il donna ordre au premier matelot qu'il rencontra de monter à la hune et de voir ce qui se passait à propos du mousse puni. — De peur d'être lancé dans la mer

par les oscillations du vaisseau. John avait embrassé le mât et joint ses mains crispées convulsivement. Il était presque tout raidi, gelé, et il défaillait !... Le marin eut peine à lui faire lâcher prise et à le descendre sur le pont.

Deux hommes portèrent le petit malade dans une cabine. Ils lui frictionnèrent les membres, le réchauffèrent et le pauvre John reprit peu à peu complètement ses sens. On l'assit sur une chaise, en l'y maintenant. A ce moment, le capitaine entra, tenant un carafon et un petit verre. Il dit avec bonté et d'un ton de regret :

— Poor boy, allons, je vois, cela ne sera rien... Buvez, mon garçon, c'est du meilleur cognac de France, cela vous fera du bien. Il vous faut un [illegible] pour vous réchauffer et vous remettre.

Poliment, mais [illegible], le mousse

détou[illegible] la tête, en re[illegible]iant.

Non, non, mon [illegible]taine, pas de [illegible] je vous en p[illegible] Merci mille fois !... J'ai [illegible] mieux [illegible] de l[illegible]. Ne [illegible] fâchez pas [illegible] je n'accepte pas votre offre [illegible] ntinu[illegible] le p[illegible]ret, en dirigeant ses [illegible] yeux bleus suppl[illegible] vers son chef, [illegible] d'une telle énergie de volonté. — [illegible]tez mes raisons, je vous en supplie. Alors vous m'approuverez. Nous [illegible] heureux chez nous, tous trois : ma mère, mon frère Bernard et moi. Bernard travaillait à une fabrique ; chaque samedi, il apportait sa paie et notre mère, veuve, pouvait alors acheter ce qui nous était le plus indispensable.

“ Ah ! quel malheur ce fut, quand mon frère se laissa entraîner par de mauvais camarades au cabaret !... Il se mit à boire ; d'abord ce ne furent que deux ou trois petits verres d'eau-de-vie ou de wisky ;

mais il prit bientôt l'habitude et, un samedi soir, il rentra ivre à la maison. Il avait dépensé ou perdu son argent dans ce lieu d'orgie !... Ce fut fini avec notre bonheur et notre tranquillité. Le malheureux ne put bientôt plus rien gagner et ma mère, une faible femme, ne trouva que très peu d'occupations mal rétribuées. Ce fut la misère !...

" Mon capitaine, Bernard mon frère, devenu ivrogne et alcoolique, est mort de congestion, dans son ivresse, et ma mère à cette triste nouvelle s'alita pour ne plus se relever ! Peu d'heures après ce fatal évènement, elle m'appela près de son lit et voilà ce qu'elle me dit de sa voix tremblante, presque toute enrouée :

— " Johnnie, vous voyez où mène la boisson... On commence avec peu, la pente est glissante... C'est toujours plus et plus fort qu'il faut boire, jusqu'à ce qu'on

pe[illegible] après [illegible] réputation, la p[illegible], la tranquillité et le bonheur pour soi, pour les siens... la vie dans ce monde et le Ciel dans l'autre ! — Je vais mourir, mon fils. Vous toujours si bon et si affectueux, promettez-moi de ne jamais boire de liqueurs fortes. Donnez-moi cette consolation, avant de descendre dans la tombe, mon cher fils !

“ Alors moi, mon capitaine, je l'embrassai en pleurant et je lui dis :

— “ Non seulement je vous le promets, mère, mais devant Dieu, *je le jure*, je ne boirai jamais de ces alcools qui ont tué mon pauvre frère !

“ Mon capitaine, pardon ; mais vous le voyez, je ne puis être infidèle à mon serment, à ma promesse. C'est sacré. Je ne puis, je ne veux pas manquer de parole à Dieu et à ma mère mourante !... ”

Les yeux du cher enfant s'étaient em-

plis de larmes. Le capitaine, un homme rude, mais au fond un bon, un noble cœur, fut remué par ces quelques phrases de son mousse. Il se souvint des recommandations suppliantes qui lui avaient été faites par les tuteurs de cet orphelin. Il se sentit ému au plus intime de l'âme et comme un sentiment paternel lui mit également des pleurs aux yeux, ce qui était extrêmement rare.

— Non, certes, mon brave boy, vous ne le devez pas et c'est loin de moi de vous rendre parjure et infidèle. Il faut tenir sa parole, surtout une aussi solennelle et de telles conséquences. A l'avenir, quand les hommes voudront vous faire boire, venez me trouver et je ferai en sorte qu'on vous laisse en repos. — Si j'avais su cela, rien ne serait arrivé... Tenez, mon petit ami, voilà une compensation pour la peine imméritée et, je l'avoue, exagérée,

dans un moment de vivacité...

Le généreux officier prit un billet de banque dans un porte-feuille et le tendit à l'enfant. C'était environ la valeur de cent francs. Oh ! que de remerciements et de protestations de dévouement, d'attachement, d'assiduité au service ! Il se croyait riche le pauvre petit mousse à présent et il garda précieusement cette somme pour des temps possibles de gêne, plus tard. — Il resta inébranlable, fidèle, énergique. Au bout de quelques semaines, John avait gagné l'affection et l'estime des officiers et de tout l'équipage de son bord. L'alcool avait été le poison mortel qui avait tué son frère et qui, par contre-coup, avait fait mourir sa tendre mère ! Il avait juré au bon Dieu ; il avait promis à sa maman mourante : haine implacable à ce démon d'alcool. Il avait été héroïque le petit mousse. EDITH.

Les Deniers des Fous

Madame Robeau tenait un cabaret très " comme il faut, " et fréquenté principalement par la classe ouvrière. Vous auriez dû voir cette dame coquettement vêtue, courant ça et là pour répondre aux jaseurs, servir les pratiques et empocher leurs pièces ! Ces pièces, prises à part, étaient d'une valeur minime ; cependant la cabaretière était parvenue à s'enrichir.

Un jour, un fermier de ses connaissances vint pour affaires chez la dame ; elle le fit passer de son cabaret dans le salon, afin de pouvoir l'entretenir plus à l'aise. Ce n'était pas la première fois que le fermier avait été frappé de la magnificence de cet appartement ; il savait le luxe insolent qui s'étalait dans toute la maison ; il savait l'élégance des demoiselles et la

somptuosité des banquets que donnait la cabaretière ; cette fois il ne put s'empêcher de lui exprimer son étonnement.

— " Comment avez-vous pu amasser une si grande fortune en si peu de temps ?" demanda-t-il tout naïvement.

Madame Robeau sourit malignement, et répondit d'un ton moqueur :

— " D'où me vient ma fortune ? Des *deniers des fous*, tiens ! "

La porte du cabaret était restée à demi ouverte, et juste derrière la porte se trouvait le charpentier Bertan qui venait d'entrer pour prendre sa goutte. Les paroles de la dame, parvenues à son oreille, éveillèrent en son esprit toutes sortes d'idées ; il jeta autour de lui un coup d'œil sur les amateurs du petit verre ; il considéra la pâleur de leurs joues amaigries ; la rougeur de leurs yeux et la misère de leurs vêtements ; puis son regard

plongea dans la salle ; il lorgna, à travers la porte ouverte, la belle chambre où se trouva la maîtresse de la maison ; partout de splendides tapis, de superbes tableaux, de grandes glaces dorées où se réflétait un lustre resplendissant, et des meubles luxueux ; il vit aussi mademoiselle Malvina, vêtue d'une élégante robe de soie rose, assise, devant son piano.

— " Quel singulier contraste ! " pensait notre homme ; " tant de misère à ma droite et tant de magnificence à ma gauche ! "

Plongé dans ces pensées, Bertan, se tenait debout devant une table et s'amusait d'un air distrait à promener son doigt dans les flaques de boisson épandue.

Bientôt la voix criarde de Madame Robeau se fit entendre.

— " Et bien, Bertan, tu désires... ? "

Bertan considéra l'hôtesse dont la toi-

lette ne le cédait en rien à celle de sa fille ; sa belle robe noire était garnie de fines dentelles blanches ; des diamants étincelaient à ses oreilles ; des bracelets d'or brillaient à ses poignets.

— " Un amer, Madame ! "

La liqueur lui fut servie ; il paya, mais au lieu de s'asseoir comme d'ordinaire, il vida son verre d'un trait et grommela, en sortant sans saluer la cabaretière :

— " Voilà un *denier de fou,* mais c'est le dernier qu'on recevra de moi ! "

***

Entretemps, dans leur misérable chambre, la femme de Bertan et ses deux filles lessivaient pour autrui ; leurs joues amaigries, leurs mains et leurs bras décharnés témoignaient assez de leurs privations et l'on s'étonnait de voir des per-

sonnes si faibles travailler avec tant d'ardeur : mais sans ce labeur obstiné elles eussent été obligées de se traîner misérablement par les rues et de tendre la main. Le petit logis, tout en étant propre, faisait peine à voir. Malgré le froid intense. la cuisine, triste et vide, était à pein chauffée par un pauvre poêle. La chambre à coucher avait un aspect encore plus lamentable ; pour toute literie, il n'y avait sur le sol que deux matelas bourrés de paille. C'était là que la malheureuse, mais dévouée et patiente épouse de Bertan priait souvent à genoux pour obtenir que son mari renonçat à la misérable passion de boire et fût rendu à elle et à ses enfants.

En ce moment elle venait d'éprouver un crève-cœur bien amer : le boulanger avait refusé du pain, lorsqu'elle s'était présentée chez lui avec son petit garçon.

— “ Payez d’abord vos dettes, ” je le sais, vous n’en pouvez rien si votre mari boit tout ce qu’il gagne, mais je ne puis, moi, me ruiner pour les buveurs. ”

Elle s’était donc retirée sans pain, et, surcroît de chagrin, elle avait été obligée de punir son enfant à qui la conduite de son père avait arraché ce reproche : “ Pére est tous les soirs au cabaret et nous mourons de faim ! ”

***

Lorsque Bertan revint à la maison, plus tôt que de coutume et l’esprit occupé des paroles de la riche cabaretière, il vit sa femme en pleurs ; en apprenant la scène qui s’était passée chez le boulanger et le motif pour lequel son garçon était puni dans le coin, il sentit son cœur s’attendrir. S’approchant de sa femme avec

les larmes aux yeux et lui mettant la main sur l'épaule, il lui dit d'une voix tendre et émue :

— " Ma petite femme, tiens, voilà l'argent de ma semaine... attends, il y a encore quelque chose... à présent tu as tout, oui, tout, excepté le *denier des fous* que j'ai donné tantôt à " *L'Etoile* " pour un verre de liqueur. Femme, pardonne-moi : les choses vont changer ; mets ton bonnet, je veux t'accompagner chez le boulanger ; nous achèterons, argent comptant, ce qu'il nous faut, et quand nous reviendrons, je te lirai, pendant que tu coudras, un chapitre d'un beau livre. "

La bonne femme, profondément touchée, alla dans sa chambre à coucher mettre son bonnet et lorsqu'elle passa devant la petite place où si souvent elle avait, en gémissant, imploré le secours d'en haut, elle versa des larmes de joie... Mais bien-

tôt la voix doucement impatiente de Bertan vint l'arracher à sa rêverie. Tous deux se rendirent alors chez le boulanger, puis chez l'épicier et chez le boucher.

Le soir, le menuisier attendit que les enfants fussent au lit pour raconter à sa femme tout ce qui s'était passé. Il lui dit comment ce simple mot, *le denier des fous*, avait suffi pour lui faire voir la folie de sa vie ; comment les paroles de Madame Robeau, qui se moquait de ses clients, lui avait ouvert les yeux ; comment cette femme sans cœur s'enrichissait aux dépens des pauvres, et, tout en se riant de leur misère, vivait dans un luxe insolent. Il parla aussi du malheur de sa femme et de ses propres fautes à lui, montrant le repentir le plus sincère et le plus vif désir de commencer une vie nouvelle.

Le bonheur, la joie et la paix entrèrent dans la maison du charpentier, en même temps que l'abstinence. Ils vivaient ainsi depuis plus d'une année, lorsque, un soir d'été, ils virent Madame Robeau se promener près de leur maison. Bertan était dans son jardin, occupé à planter et à arroser, avec sa femme et ses enfants. Tous avaient un air de santé qui faisait plaisir à voir. La dame, n'ayant plus vu revenir sa pratique, autrefois si régulière, s'était demandée souvent quel pouvait être le motif de l'absence prolongée du " joyeux charpentier." Elle le salua amicalement, et, le voyant heureux au milieu de sa famille, elle lui témoigna hypocritement son plaisir de voir chez lui tant de bonheur et de prospérité.

— " Mais dites-moi, Bertan," s'interrompit-elle, " pourquoi n'ai-je plus jamais l'honneur de votre visite ?"

— “ Pour de bonnes raisons, Madame ! J'ai de vifs remerciements à vous adresser à propos de certaines paroles qui vous ont échappé, et qui m'ont fait voir clair sur la vie que je menais. A l'un de vos amis qui vous demandait comment vous aviez su vous procurer une si grande fortune, je vous ai entendu répondre que vous la deviez aux *deniers des fous*, à ces deniers que nous gagnons, nous autres, à la sueur de notre front. Alors, reconnaissant ma folie, je ne vous en ai plus apporté le tribut ; j'ai gardé tout mon salaire pour ma famille, à laquelle il appartient de droit, et je suis devenu abstinent. ”

La dame, honteuse et ne sachant que répondre, s'en alla prestement ; elle ne s'informa plus dès lors du “ joyeux charpentier. ” Si elle avait demandé de ses nouvelles, elle n'en eût appris que d'excellentes

Ami lecteur, qu'allez-*vous* faire ?

Allez-vous continuer à porter votre *denier des fous* chez le débitant de genièvre, *ce véritable marchand de poison ?*

Formez dès à présent le ferme propos d'être plus sage. Consacrez votre salaire entier à procurer à votre famille le bien-être et le bonheur. Ne remettez pas à demain la résolution de ne plus boire de boissons fortes et de fuir le cabaret.

Les premiers jours vous aurez à lutter ferme contre votre habitude ; mais si vous persévérez, vous serez bientôt étonné vous-même de l'amélioration de votre santé, ainsi que du contentement et de la joie que vous éprouverez au milieu des vôtres.

Dr Belval.



PIERRE LE BUVEUR

JEAN L ABSTINENT

Ma femme est un ange et moi une brute

Vous ne connaissez rien à la question de l'intempérance, me disait, au cours d'une discussion, un médecin bien connu ; votre façon de parler de l'alcoolisme prouve que vous n'avez jamais examiné les effets de ce fléau, ni ses causes. Je pourrais en écrire des volumes qui vous surprendraient, que dis-je, qui vous épouvanteraient.

— Ecrivez-en un, lui dis-je.

Ce serait un abus de confiance, me répondit-il. Un médecin ne doit pas plus trahir le secret professionnel qu'un prêtre [illegible] confession [illegible]
re profession [illegible]
[illegible] l'intimité [illegible]

et de voir ce qui est caché derrière les coulisses. ; bien des vies, en apparence heureuses, sont misérables et sombres parce qu'elles sont rongées par un mal moral, parce que l'âme est malade.

— Pourtant, Docteur, il doit y avoir des épisodes que vous pourriez raconter sans commettre d'indiscrétion. Tâchez de rappeler vos souvenirs.

— Eh bien ! soit dit-il, en voici un entre mille.

Je fus un jour appelé chez un homme du monde pour donner mes soins à sa femme, créature charmante et distinguée. Lorsque j'entrai, le mari était assis à son chevet ; un superbe bouquet de fleurs était à côté d'elle ; deux petites filles jouaient tranquillement au fond de la chambre. Tout dans ce petit tableau d'intérieur respirait l'amour et la paix.

— Ma femme à fait une chute dans l'es-

calier, dit le mari, et je crains qu'elle ne soit gravement contusionnéee.

J'examinai la malade : une épaule était très gonflée et presque noire ; une côte était cassée et avait causé des désordres internes.

— Qu'en dites-vous ? me demanda le mari avec inquiétude.

— Si vous le permettez, dis-je, c'est moi qui vous ferai subir l'interrogatoire. Comment, Madame, vous êtes-vous si grièvement blessée ?

— Je suis tombée dans l'escalier.

J'hésitai et je réfléchis. Je n'étais pas dans la maison d'un " gentleman " honorablement connu.

J'examinai de nouveau la contusion, puis après un long silence :

— Quand Madame est-elle tombée ? demandai-je enfin.

— Hier soir, dit Monsieur en échangeant avec sa femme un regard furtif.

C'est ce regard qui confirma mes doutes.

— Veuillez avoir l'obligeance de montrer la place où Madame est tombée, dis-je, en me levant et me dirigeant vers la porte.

— ... Je... n'étais pas là quand elle est tombée, dit-il, avec hésitation.

— Monsieur, lui dis-je, d'un ton sévère, la contusion ne provient pas d'une chute et elle ne date pas d'hier soir. N'essayez jamais de tromper un médecin.

— Ma femme m'a supplié de vous cacher la véritable cause de l'accident

— En ce cas, Monsieur, je ferais mieux de me retirer, dis-je, en prenant mon chapeau.

— Non, Docteur, restez de grâce : je

vais vous dire toute la vérité. Avant-hier soir j'avais assisté à un grand banquet.

— En effet, dis-je, j'ai lu dans le journal votre brillant discours. Est-ce le champagne qui vous avait rendu si éloquent ?

— Peut-être. La plupart de ces speechs sont inspirés par le vice. Je suis rentré assez excité par le bon dîner et les vins forts, et, avant de monter me coucher, je me suis encore attardé à l'office pour de nouvelles libations. Ma pauvre femme me guettait ; maintes fois déjà, elle m'avait retenu sur la pente fatale de la boisson, maintes fois, elle m'avait retiré des mains la bouteille maudite. Mais, hélas ! cette fois elle arrivait trop tard. Ma raison et ma dignité m'avaient abandonné et je la frappai brutalement, puis, je m'en allai. Elle essaya de me suivre, mais elle tomba dans [illegible] que [illegible] [illegible] de ses enfants où elle [illegible]

nuit. Quant à moi, je dormais lourdement ; je me réveillai le lendemain avec un violent mal de tête et je sortis aussitôt dans l'espoir que l'air me remettrait. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'avais nul souvenir d'avoir frappé ma femme. En rentrant le soir, je fus saisi de remords en la trouvant si souffrante, mais elle ne voulut à aucun prix un médecin, de crainte de devoir me trahir. Je crois qu'elle essaie de se persuader qu'elle s'est blessée elle-même en tombant. Ma femme est un ange et moi je ne suis qu'une brute. Oh ! l'alcool est une boisson infernale qui nous tente au delà de nos forces, qui nous avilit et nous dégrade, car elle nous enlève notre libre arbitre. Dites-moi, Docteur, ma femme est-elle sérieusement atteinte ?

— Je ne puis encore affirmer, lui répondis-je, mais je crains bien que oui !

Jamais mari coupable ne fut plus repentant, jamais homme ne fut plus tendre que ne le fut mon client durant les longues et cruelles souffrances de sa victime. Ses amis vantaient son dévouement inlassable, sa patience émouvante, et ils s'en prenaient presque à la Providence qui frappait dans ses plus chères affections un homme aussi vertueux. Lorsque sa femme mourut, il fut inconsolable et ne lui survécut pas longtemps ; mais personsonne, en dehors de moi, ne soupçonna jamais la vérité.

Tel est le cas d'un homme qui usait de la boisson, mais sans excès ; il n'avait pas encore atteint le degré de l'ivrognerie : son vice avait encore aux yeux du public des dehors convenables.

Après tout, prendre quelques verres de trop, qu'est-ce que cela fait ? Quel est l'homme qui, en rentrant d'un banquet,

ne soit un peu éméché, qui n'ait une poire, une pointe, une cuite ? Autant de mots plaisants pour déguiser la vérité honteuse !

L'ivresse, sous des formes variées et à des degrés divers, est le résultat ordinaire des banquets d'hommes. Faut-il leur en faire un grief ? Non, n'est-ce pas ? C'en est la conséquence naturelle et, après tout, quel mal cela fait-il ? Ces messieurs ne brutalisent pas habituellement leurs femmes en revenant d'un banquet : tout au contraire. Mais combien d'enfants " arriérés, " sourds, nerveux, épileptiques même, ne doivent-ils pas leur tare aux excès commis par ces messieurs dans ces fameux banquets où l'abus de l'alcool semble ne faire de mal à personne ?

(Adapté de l'anglais de CHRISTIAN SA- [illegible])

(*La Clairière*).

La Tasse de Café

Sans me vanter, je puis dire que j'avais un joli talent de chanteur. Aussi, tout jeune encore, je faisais très sérieusement ma partie dans la chorale " *Les fils de Grétry* ; " ma mère prétendait que pas un garçon dans le quartier ne pouvait rivaliser avec moi. Mais les mères, on le sait, sont toujours un tantinet partiales, quand il s'agit de leurs fils. Je retenais très vite un air, et quoique, à la société, on ne fit jamais que de la musique classique et grave le dimanche je ne dédaignais pas de débiter une chansonnette comique.

En grandissant, je délaissai le cercle, sans y être excité par personne; le directeur eut beau employer tous les moyens en son pouvoir pour me faire revenir sur

ma décision, rien n'y fit. Voici ce qui m'y avait poussé.

Depuis un certain temps, j'avais l'habitude de passer toutes mes soirées au cabaret et les chansons de café-concert obsédaient à ce point mon esprit que les airs m'en revenaient sans cesse aux lèvres. Certes, j'aurais dû abandonner le cabaret, mais au lieu de cela, je commençai à m'adonner à la boisson et bientôt je ne pouvais plus me passer de la compagnie qui se réunissait au débit.

J'étais d'ailleurs le favori de la sociéte de buveurs que je fréquentais, comme c'est le fait de quiconque sait dire une chansonnette avec quelque brio ; je passais à boire une grande partie de mon temps, abandonnant sans remords ma charmante petite femme et les trois plus gentils enfants que l'on pût rêver.

Quand j'eus passé la première jeunesse, je devins plus orgueilleux de ma voix, et toute occasion m'était bonne de la faire valoir. Un soir que je retournais chez moi, chantant à tue-tête, je rencontrai un de mes compagnons de travail.

— " Edouard, mon garçon, " lui disje, après avoir lancé une merveilleuse roulade, " ce n'est pas ton café, le fade café que tu prends chez toi, qui te fera chanter comme ça, pas vrai ? "

— " C'est vrai, Georges, " répondit-il, " mais sais-tu ce qu'il fait, mon café ? Il fait chanter ma femme et mes enfants. Tu ne diras jamais cela de ton genièvre !"

— " Chanter ? Ma femme et mes enfants ? Pourquoi donc chanteraient-elles, les pauvres créatures, à moins qu'elles n'aient besoin de chanter pour mendier leur souper ! Mon salaire est maigre, tu le sais ! "

Edouard Moreau était un abstinent zé-

lé. Il avait tenté maintes et maintes fois de me décider à le devenir aussi, mais en vain. Je voulais m'amuser et m'amuser au cabaret au milieu de la bruyante société de bons vivants.

Cependant, toute la nuit les paroles d'Edouard me revinrent à l'esprit ; je pris alors la ferme résolution de m'amender.

Le lendemain, je rencontrai de nouveau mon ami.

— " Edouard, " lui dis-je, " je ne veux plus continuer la vie que j'ai menée en ces derniers temps ; je vais essayer de boire moins. "

— " Charmé de l'apprendre, Georges ! Mais tu auras une peine terrible à modérer ta passion pour le genièvre Tu ferais mieux d'en finir en une fois, de t'abstenir complètement, plutôt que de tenter de ne boire que ce que tu appelles " une

ou deux gouttes

— " [illegible] mon cher, m'ab[illegible] com[illegible]tement de genièvre, pas possi[illegible] "

Il avait cependant raison, ce brave Edouard ; ce fut une tentative difficile, et, comme c'était à prévoir, elle ne donna aucun résultat. Au bout du mois, je buvais au moins autant qu'auparavant.

— " Eh bien, Georges, où est donc la fameuse modération que tu devais apporter dans tes habitudes ? " me dit un jour Edouard. " Il ne me semble pas que tu fasses beaucoup de progrès. Crois-moi, camarade, retourne à la tasse de café, et tu seras surpris du changement qui s'opérera chez toi. "

Edouard m'avait répété bien des fois les mêmes paroles, mais je n'y prêtais plus la moindre attention ; cependant cette phrase " La tasse de café fait chanter ma femme et mes enfants " s'était gravée dans

ma mémoire. Devais je tenter l'expérience, oui ou non ? Ma tentative de me *modérer* avait abouti à un échec. Il fallait pourtant songer au bonheur des miens, et le seul moyen d'y arriver, c'était de me corriger radicalement.

— „ Edouard, " dis-je, après quelque réflexion, " donne-moi ton carnet avec les bulletins d'engagement d'abstinence, je veux tenter un essai sérieux. "

— " Bravo, bravo, mon ami ! Voici mon carnet, signe, et puisses-tu rester ferme dans ta résolution ! "

Edouard portait toujours en poche un carnet d'engagements ; il prétendait, et non sans raison, que chaque abstinent devrait faire de même.

***

Ma femme et mes enfants furent stupé-

faits, lorsque, ce soir-là, après le souper. je m'assis pour enlever mes chaussures.

— " Ne dois-tu plus sortir, papa? demanda ma petite Blondine, tout étonnée.

— " Pas ce soir... "

Je voulais leur faire connaître ma résolution, mais je ne savais par où commencer. Je regardai ma femme et je m'étonnai de n'avoir pas été frappé plus tôt du changement qui s'était produit en elle. Elle était devenue affreusement maigre et paraissait absolument épuisée. Il me semblait cependant que hier seulement je l'avais amenée dans cette maison, jeune fille aux joues roses, splendide de santé. Je voulais montrer que je saurais faire refleurir les roses sur son visage.

— " As-tu été à l'école aujourd'hui, Mina?" demandai-je à mon aînée, ne sachant comment rompre le silence.

— " Non, papa, je ne pouvais y aller.

mes bottines sont trop usées ; maman m'a dit que je prendrais froid si je les mettais pour sortir par la pluie. "

— " Tu en auras de nouvelles samedi ! "

Ma femme, contrariée, me regarda en haussant les épaules.

— " Pourquoi promettre cela à l'enfant, " dit-elle avec une certaine aigreur dans la voix, " elle ne pourra en avoir de nouvelles d'ici longtemps. "

— " Elle *doit* en avoir, " répondis-je, avec douceur mais aussi avec résolution, " et elle en aura. Regarde-moi ceci ! "

Je montrai la feuille de papier qui attestait mon engagement d'abstinence.

Mina s'approcha d'abord et se mit à lire.

Quand elle eut terminé, mes enfants se mirent à pousser des cris de joie.

— " Bravo, quel bonheur ! Papa à si-

gné l'engagement ! "

— " Samedi j'aurai de nouvelles bottines ! Maintenant j'en suis sûre ! "

" Et moi, une poupée au Nouvel-An ! "

— " Et moi, un beau cheval, énorme, qui va sur des roulettes ! "

Ma femme s'était approchée à son tour et avait lu le bulletin ; elle me regardait avec un joyeux étonnement, tandis que deux grosses larmes se formaient aux bords de ses beaux yeux qui semblaient douter encore...

— " Que signifie cela, Georges ! "

— " Cela signifie, ma chère Marie, que j'ai fini par m'apercevoir que je ne valais plus un sou, que j'étais aveugle et méchant, et que je suis résolu à changer de vie. Je ne manque jamais d'ouvrage et je gagne beaucoup d'argent ; c'est une honte pour moi de vous laisser tous dans

la misère, et de voir mes enfants manquer l'école, faute d'une paire de bottines. Mère, ne pleure pas! Edouard Moreau m'a dit que si je retournais à la " tasse de café, " cela vous ferait chanter, vous et les petits, et j'ai pris l'énergique résolution de le faire. "

Inutile de m'étendre sur ce qui se passa dans la suite. Vous avez sans doute vu le même heureux spectacle dans plus d'une maison. Quand un homme abandonne la boisson, il commence à voir tout ce qui manque à son foyer et à ceux qu'il aime et il sait pourvoir au nécessaire. C'est ce qui m'arriva Trouvai-je très facile le retour à la cafetière ? Non certes ; même on tenta souvent de me faire retourner au genièvre et au cabaret ; on n'y réussit point !

Cette histoire qui nous a été racontée par l'ancien buveur lui-même, n'ouvrira-

t-elle pas les yeux à l'un ou l'autre malheureux ?

EDM. VASLET.



Crime d'un Alcoolique

Un ivrogne tue sa femme, blesse grièvement son enfant et se suicide.

Le gérant d'un café qui se trouve Grand'Rue à Mons, un nommé Antoine Sacco, ouvrier peintre, né à Mons en 1877, avait épousé, il y a sept ans, Philomène Cornet, née à Cuesmes le 27 septembre 187[illegible]. De leur union était issu le petit Léon âgé de 6 ans.

Depuis un an, le mari s'adonnait à la boisson, et des scènes fréquentes se produisaient entre les époux. Sacco, à plusieurs reprises, avait menacé sa femme de la tuer

Lundi matin, 14 septembre, une journalière, en arrivant à l'heure habituelle

au café, trouva l'enfant, le petit Léon, étendu tout couvert de sang, sur le plancher de la salle du café. Il portait deux profondes blessures faites avec un instrument tranchant, l'une au cou, l'autre à la tête.

En apercevant la femme. il se mit à crier : “ Mère a été tuée ! ”

Au premier étage, on trouva le cadavre de la femme Sacco couchée sur son lit, tout maculé de sang. Elle avait reçu un coup de couteau dans la région du cœur, un autre au côté droit. A terre, près du lit, se trouvait un grand couteau de cuisine.

Dans la chambre voisine, sur une table, était déposée une bouteille ayant contenu du genièvre.

[illegible] était allé se [illegible] une petite buanderie. D'après les [illegible]ignements donnés par

l'enfant, la scène a dû se passer vers 4 heures et demie du matin.

On apprit dans la matinée que Sacco était allé se jeter dans le canal de Mons à Condé, à proximité du " Chemin de l'Inquiétude. " Un allumeur de réverbères lui avait tendu sa perche et l'avait retiré de l'eau. L'assassin s'était alors sauvé comme un fou à travers la campagne..

***

Le cadavre de Philomène Cornet à été transporté à l'hôpital aux fins d'autopsie.

L'examen médical a fait découvrir que la malheureuse à été frappée de treize coups de couteau : un à la main gauche, trois au crâne, deux dans chaque côté, un dans le ventre, un dans le bas-ventre, deux aux cuisses et un au bras. La mort est survenue par suite du percement du

cœur. Le cadavre était presque exsangue.

L'enfant a déclaré avoir voulu protéger sa mère et avoir été frappé par son père qui lui a ensuite porté deux coups de couteau. La lame a été arrêtée par la clavicule : l'artère carotide a failli être tranchée. L'enfant n'est pas en danger de mort.

***

Antoine Sacco avait été aperçu au village de Tertre en différents endroits. Il s'était rendu dans plusieurs cabarets où il avait demandé à manger et à boire

Sacco, se sentant reconnu, fila vers le bois de Tertre, où il fut poursuivi par les habitants du village et des chasseurs.

Du bois de Tertre, Antoine Sacco se dirigea vers Ghlin, commune limitrophe ; de là, il obliqua vers Jemappes, où il fut rencontré et reconnu.

Il était alors 6 h. 30 du soir. A partir de ce moment, Sacco disparut.

Mercredi, vers 2 heures du matin, les gardes-routes du chemin de fer suivaient la voie entre Mons et Jemappes. Arrivés à 200 mètres du poteau signaleur, sur le territoire de Jemappes, un deux remarqua des taches de sang coagulé le long des rails. Intrigués, les gardes s'avancèrent et 50 mètres plus loin, découvrirent une tête d'homme de 35 ans environ, fraîchement décapitée. La section du cou était nette et montrait que cet homme avait dû vraiment poser sa gorge sur le rail au passage du train, dans le but de se suicider. Un peu plus loin, au bas du talus qui longe la voie, ils aperçurent le corps du décapité.

Le commissaire de police de Mons se rendit sur les lieux et reconnut dans le suicidé Antoine Sacco.

Quels crimes horribles la boisson ne fait-elle pas commettre !



Les 600 Francs de Jacques Méaux

Bon, ça y est, cette fois ça y est bien. . Je suis sur le pavé... Le patron m'a dit comme ça : " Une fois passe, et deux fois même, mais tous les huit jours, non ! Je vous chasse... " Il a bien dit : Je vous chasse... Et pourtant, c'est moi qui suis dans mon tort, de m'en fourrer toujours de leur sale alcool... Le patron est un brave homme... Il avait du regret de me mettre dehors, je voyais bien ça... Et un atelier fameux, pour sûr ! "

Jacques Méaux avait déposé sur le pavé ses outils enfermés dans une lustrine noire, et, les mains dans les poches, il monologuait ainsi, presque tout haut, par bouts de phrases, en regardant la " boite " à travers le brouillard qui lui couvrait les yeux.

Souvent déjà il avait promis au patron de se corriger de son défaut ; " il n'aurait plus bu que très modérément, un, deux verres, trois tout au plus. " Hélas, à quoi servent les bons propos si on ne fuit pas l'occasion !

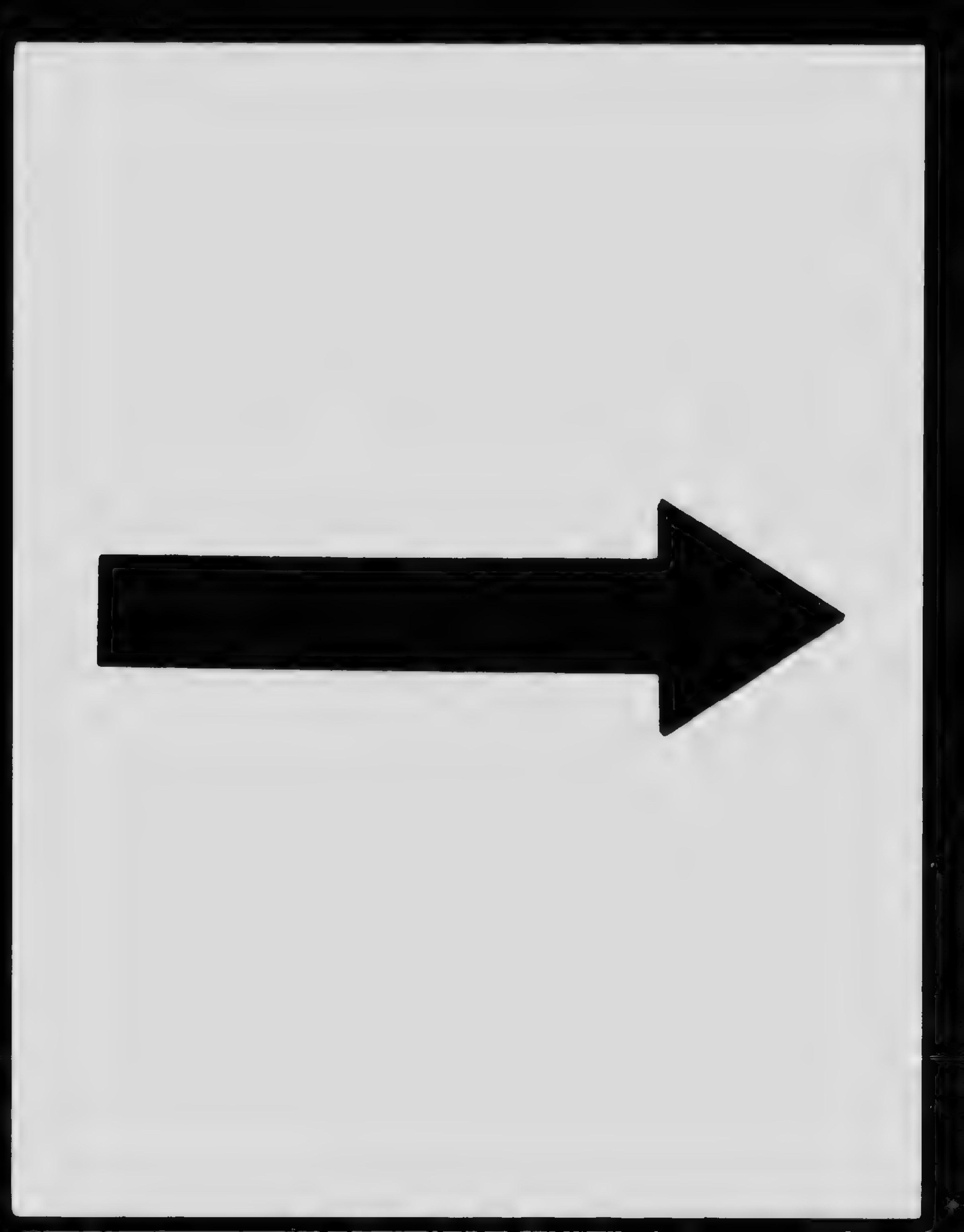
— " Allons, le patron a raison, on ne garde pas des ivrognes comme moi ! "

Et ramassant son paquet, il se met en marche, comme à regret, sans but déterminé.

Assis devant sa cambuse, le riche patron de " *La Fraternité* " fumait paresseusement sa pipe.

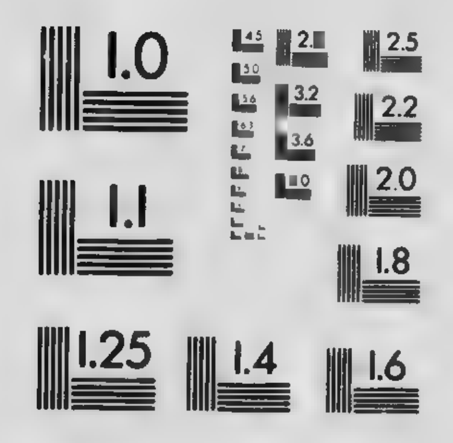
— " Eh ! Jacquot ! Tu quittes l'atelier ! On ne vient pas raconter la chose aux amis ? "

— " Toi, fiche-moi la paix ! C'est rapport à ton bac que je perds ma place. Tu ne me paieras pas mes semaines, n'est-ce



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No 2)





pas, l'ami ? "

L'ouvrier, devenu furieux, passa outre, pressant le pas.

***

Jacques Méaux, ouvrier ébéniste, était adroit comme pas un, et vif à l'ouvrage ; aussi son patron tenait-il beaucoup à lui. Malheureusement il buvait ferme ; quand les pièces de cent sous chantaient dans sa poche, il faisait chorus et chantait même ; alors il vidait des verres à rouler sous la table et ne reparaissait à l'atelier que quand son dernier franc avait glissé entre les doigts du mastroquet.

Il avait ses excuses : ni femme, ni enfants. Puis, à la fabrique on le menaçait bien, on le congédiait même, mais on le reprenait toujours à cause de sa grande habileté. Pouvait-il songer à économiser ?

Pour qui donc ? D'ailleurs, se disait-il souvent, " l'ouvrier, ça sait-il économiser ? Des blagues, tout ça ! Faut payer son terme, faut s'habiller, faut manger, faut boire un verre !. L'ouvrier capitaliste, jamais on n'a vu cela depuis que le monde est monde."

Excuses du buveur.

***

Jacques Méaux monta lentement l'escalier qui menait à sa chambre, au second. Il jeta ses outils sur le lit et plein de pensées tristes, assis contre la table, il prit sa tête entre ses larges mains, la fit pencher à droite, la fit pencher à gauche, berçant son front comme on berce un enfant malade...

Que faire ? L'ouvrier n'aime pas la chambre ; c'est l'atelier qu'il lui faut.

Les jours passèront, tristes et longs.

Un matin, Jacques prit une résolution. Voulant risquer un grand coup, il partit pour l'atelier, marchant droit devant lui, comme quelqu'un qui va se jeter à l'eau.

— " Je voudrais parler au patron, " fit-il au concierge.

— " Monsieur est au bureau. "

Un peu ému, Jacques Méaux s'arrêta dans la cour, songeant à ce qu'il allait dire ; puis il entra, le cœur battant.

Le patron était assis devant ses livres. Sérieux, il regarda son ancien ouvrier.

— " Patron, depuis trois jours, je n'ai presque pas mangé... et pas du tout bu... et c'est honteux à dire pour un gaillard comme moi, j'ai pleuré. Maintenant je vous jure. je ne boirai plus jamais... "

Il avait préparé un discours, mais sa gorge se serrait et les mots ne sortaient

plus. Il tournait sa casquette entre ses doigts et regardait le plancher, avec ce dandinement particulier aux gens timides.

Le patron, doucement gagné par l'émotion, hésitait.

— " Soit ! " fit-il brusquement après quelques instants, " mais voici mes conditions si vous voulez que je vous reprenne : Vous ne toucherez plus comme salaire que juste le nécessaire pour votre entretien, donc peu de chose. "

— " Mais, patron... "

— " Oui ou non ? Ainsi vous n'aurez plus de quoi boire. "

— " J'accepte. "

— " Et à la première rechute, vous ne remettrez plus les pieds ici ! "

— " Ça va !... "

Les semaines se suivirent. Un an se passa et Antoine Méaux, joyeux à la be-

[illegible] ne manqua jamais à l'atelier. Plus un seul reproche à son adresse.

Souvent, quand le patron rencontrait Jacques, il l'arrêtait :

— " Eh bien, Mé[illegible], on ne boit plus ? "

" Non, merci, patron. Et puis, avec d[illegible], [illegible] jour, vous savez !..

D'ailleurs, c'est promis, plus jamais ! "

Certains camarades, et surtout les mastroquets des environs, déclamaient ferme contre " la rapacité du patron " qui ne payait que deux francs un ouvrier si habile.

* * *

Un jour, Jacques fut prié de servir de parrain au gosse d'un camarade d'atelier. Ce fut en mai, par un dimanche de gai soleil, qu'on alla faire un bout de fête, à la

campagne. A la soirée, Jacques Miaux [illegible] mais [illegible] il était [illegible] comme [illegible]...

Le [illegible] était [illegible] le [illegible] esprit.

Le patron, averti dès le lundi matin, [illegible] son plan tout tracé, il [illegible] l'ouvrier, dès qu'il reparut à l'atelier après deux jours d'absence.

— " Miaux, mon ami, vous êtes [illegible] bé dans votre ancien [illegible]. Vous savez [illegible] conventions ; vous manquez à votre parole, je reprends la mienne. C'est fini entre nous ; prenez vos outils et quittez l'atelier."

" Mais avant, voici un livret à mon nom [illegible], depuis quatorze mois, j'ai fait inscrire [illegible] la réduction opérée sur votre [illegible]

[illegible]

[illegible]

— " Six cents francs ! Moi ?" fit Jacques avec un sursaut.

Il y avait de tout dans les yeux du pauvre enfant : de la joie de se voir si riche, de l'admiration pour son excellent patron, de la tristesse à la pensée de son renvoi, avec, par-dessus tout, quelque chose d'inquiet, d'incrédule...

— " Est-il possible ! Est-il possible ! En quatorze mois ! "

Jacques Méaux inspectait, puis tournait et retournait entre ses doigts le petit livre jaune de la Caisse d'Epargne, qui sauverait tant d'ouvriers s'ils le voulaient.

Le patron gardait toujours le silence.

— " Patron, " s'écria Jacques, " patron, que Dieu vous bénisse pour votre leçon si énergique et si désintéressé ! Gardez, patron, épargnez toujours pour moi. J'ajouterai à cela mes économies, car c'est fini, bien fini, je... ne... boirai... plus ! Je vous

le promets solennellement ! Plus rien que de l'eau et du café ! "

Les fortes résolutions font les conversions, dit-on ; celle-ci en fit une belle. Jacques Méaux est devenu un ouvrier modèle. Il fait maintenant lui-même ses versements sur le livret de la Caisse d'épargne.

Très sobre et possesseur d'un joli magot, il a trouvé une femme travailleuse et gentille qui fait son bonheur, tandis que trois marmots mettent la gaieté dans la maisonnette qu'il s'est bâtie de ses deniers.

Ah ! si les buveurs voulaient !

ALB. VAN DE KERCKHOVE.

Le Docteur et le Cocher

Un jour, un docteur qui avait pris une voiture de place, offrit au cocher un verre d'eau-de-vie, à la fin de la course. A son grand étonnement, celui-ci refusa, poliment mais catégoriquement. Une longue conversation s'en suivit.

Le docteur. — Eh bien, mon ami, il m'arrive aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire. Etant docteur, il n'est pas rare que je prenne une voiture, mais jamais un cocher n'a refusé le verre que je lui offrais, surtout un verre d'eau-de-vie.

Le cocher. — Excusez-moi, Monsieur le docteur, si je sais trop franc. Vous êtes étonné, mais si vous saviez le mal que vous avez failli faire aujourd'hui, vous seriez bien plus surpris !

Le docteur. — Comment cela, mon ami ?

Le cocher. — L'histoire est un peu longue, et...

Le docteur. — Peu importe, racontez-la moi ; d'ailleurs, je vous paierai volontiers une heure de plus.

* *

Là-dessus le cocher couvrit avec sollicitude son cheval — car la neige tombait à gros flocons — et après s'être assuré que tout était en ordre, il entra au café où le docteur avait fait servir une tasse de bouillon.

Le docteur. — Je vous écoute, mon ami.

Le cocher. — Eh bien, voici. Il fut un temps où j'aurais volontiers accepté votre invitation, car je buvais comme un trou. Il faut vous dire que quand je devins co-

cher, j'étais aussi sobre et aussi modéré que n'importe qui. Nous étions, ma femme et moi, les gens les plus heureux de la terre. Etant très gai de caractère, chacun m'aimait : pour me le montrer on me payait ici un verre, là un verre. Au commencement, je buvais pour ne pas être impoli mais petit à petit je finis par m'habituer, si bien que je considérais bientôt tous ceux qui ne me donnaient pas à boire, comme des avares ou des gens peu aimables.

Peu à peu, ce que je buvais en route ne me suffisait plus ; le soir, au lieu de retourner chez moi, j'entrais au cabaret, naturellement pas pour regarder boire les autres. Ma pauvre femme souffrait beaucoup de ma conduite, mais je m'en moquais, comme mon cheval d'un bifteck. Quand la misère entra au logis, Victorine se mit, sans rien dire, à gagner de son côté, en faisant des travaux de broderie ;

de cette manière je trouvais toujours quelque chose à me mettre sous la dent...quand j'étais en état de manger bien entendu. Enfin j'en vins à exiger qu'elle me donnât même son argent, si peu même, ... Alors elle crut le moment venu de me faire de sérieuses remontrances.

Le docteur. — Combien de temps avait il fallu pour vous mener aussi loin ?

Le cocher. — Pas longtemps, pas tout à fait deux ans. A la fin, ma femme ne voulant plus me donner de quoi boire, je la menaçai de vendre notre mobilier. Ce fut trop ! La bonne créature avait beaucoup souffert sans se plaindre, mais un ver de terre lui-même se retourne quand on marche dessus.

— " François, " me dit-elle avec douceur " je ne permettrai pas que tu vendes ou que tu mettes en gage même un bât

de chaise. "

Alors je commençai à blasphémer, et à jurer que je viderais la boîte, sans y laisser même un torchon, et — nigaud que je fus ! — j'ai tenu parole.

Vous devinez si cela donna lieu à des paroles amères, à des disputes sans fin. Nos bons habits disparurent, puis les armoires, l'horloge, et le reste, et bientôt le moment arriva où nous n'eûmes plus, pour ainsi dire, autour de nous que quatre murailles toutes nues. Les voisins conseillèrent à Victorine de me quitter ; je l'avais mérité, mais elle avait avec moi une patience d'ange, et n'en fit rien ; d'ailleurs c'eût été ma perte définitive. Mon patron n'avait pas la même patience ; après de nombreux avertissements, restés sans résultat, un lundi matin, que j'étais rentré trop tard et en état d'ivresse, je fus congédié.

Le docteur. — Pauvre homme, qu'avez-vous fait alors ?

Le cocher. — La leçon fut rude, je vous assure. Durant toute la journée, j'errai à travers la ville comme un vagabond, dépensant le peu d'argent qui me restait. Le soir, je rentrai de très bonne heure, le cœur pas gai, la figure défaite. Jamais je n'oublierai ce soir-là. Dans la chambre, ma femme était assise sur un vieux tabouret, q'une voisine lui avait donné. Dans un coin, une botte de paille remplaçait le lit ; une chandelle, fixée dans le goulot d'une bouteille vide, brûlait sur la cheminée. C'était tout ce que nous possédions.

— " Comme je suis contente de te voir revenir si tôt, " me dit Victorine.

— " Oh ! " répondis-je tristement, " il faut bien que je revienne tôt aujourd'hui, car j'ai perdu ma place, je n'ai plus d'argent et pas de crédit ! "

Je vis trembler ses mains, et son visage pâlir affreusement. Un moment, elle me regarda d'un air moitié timide, moitié pensif, puis elle me dit doucement :

" Et les cabaretiers, et tes amis auxquels tu as si souvent payé à boire ? Bien sûr, François, qu'à présent l'un ou l'autre t'aidera un peu.

Je savais bien ce qu'elle voulait dire ; je savais qu'elle connaissait la valeur, en temps de misère, des mastroquets et des amis de cabaret ; aussi j'eus honte de lui répondre, et je m'assis, sans dire mot, sur le tabouret qu'elle venait de quitter. Alors ma bonne et fidèle femme, s'agenouillant en pleurant à côté de moi, appuya sa tête contre mon épaule. J'étais encore jeune, Monsieur le docteur, et malgré tout, pas abruti au point d'avoir oublié l'amour que j'avais eu pour Victorine ; mais je n'osais plus y penser, tant j'avais été, [illegible] les

derniers temps, dur et méchant avec elle ; je lui dis donc tout simplement, avec un accent de désespoir :

—“ Pourquoi me parles-tu d'amis ? Personne au monde ne m'aime ! ”

— “ Et moi ? Je ne t'aime pas ? ” protesta-t-elle vivement, d'un ton de doux reproche. “ François, oublions le passé et commençons une vie nouvelle ! ”

— “ C'est impossible ! ” lui dis-je. “ Je suis un homme fini, perdu. Dans la rue, les gamins eux-mêmes se moquent de moi et m'appellent *François l'ivrogne.* ”

— “ Oh ! François ! ” continua-t-elle, toujours plus pressante, “ ce n'est pas ce que tu as été qui importe, mais ce que tu dois être. Convertis-toi, voici le moment ! ”

Elle ne cessa de me parler ainsi que lorsque, vaincu enfin, j'éclatai en sanglots, et je promis de m'abstenir totalement de

toute boisson enivrante.

Le docteur. — Ainsi, en un seul jour vous êtes devenu un homme sobre ?

Le cocher. — Je veux dire qu'un changement est un changement, une conversion une conversion. Quand on regarde à droite, il faut se retourner tout à fait pour regarder à gauche, n'est-ce pas ? Cela ne sert de rien de détourner un peu la tête pour jeter un regard de travers à ce qui se trouve derrière soi. Il en va ainsi de la boisson ; on n'arrive à rien avec des demi-mesures, il faut y renoncer tout à fait, tout à coup. Il ne s'agit pas de dire : aujourd'hui je boirai un verre de moins, et demain pareillement, jusqu'à ce que je me sois dé-habitué. C'est ce qu'on ne fait jamais ! C'est la tentation de bien des buveurs qui veulent se convertir. [illegible] ils qu'à jouer avec le feu on se brûle. Aussi, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, plus

d'alcool ! Quant à la bière, je ne veux pas en boire davantage, sachant qu'un vrai buveur ne peut se convertir pour de bon s'il ne s'abstient pas de toute boisson fermentée, bière et vin, et s'il ne fuit les occasions. Mes enfants, que je veux mettre pour toute leur vie à l'abri du danger de la boisson, sont élevés en buveurs d'eau et de lait.

Le docteur. — Chose excellente que tous les parents devraient faire ! Les enfants au-dessous de quinze ans ne devraient jamais boire ni liqueur, ni vin, bière !

Le cocher. — J'en ai trois, Monsieur le docteur, et je vous invite à venir les voir : de la santé à revendre, intelligents au possible, et sages comme des hommes. Mais je continue... J'ai pu supporter les moqueries de mes anciens camarades et repousser leurs tentations. Enfin, après deux années, j'ai regagné la confiance de

mon ancien maître qui me rendit ma place de cocher et j'ai pu racheter peu à peu un joli mobilier pour me refaire un chez-moi confortable. Maintenant jugez vous-même, Monsieur le docteur, et voyez si j'ai bien fait de refuser votre verre d'eau-de-vie. Si je l'avais accepté, j'aurais manqué à l'engagement d'abstinence que j'ai signé ; ensuite, qui sait si ce seul verre n'aurait pas réveillé mon ancienne passion, et occasionné de nouvelles misères et de nouvelles ruines !

Le docteur. — Je reconnais qu'on a toujours tort d'offrir la goutte, et que vous avez raison d'être abstinent. Je vous en félicite, mon ami. Continuez dans cette voie. Vous me pardonnerez de vous avoir tenté ?

Le cocher. — De tout cœur, Monsieur, mais ne prenez pas en mauvaise part ce que je vais encore vous dire : Quand un

homme de ma condition est induit en tentation par un homme de la vôtre, il lui est doublement difficile de dire non. Croyez-moi, si on offrait moins d'alcool à boire, il y aurait moins de buveurs ; d'ailleurs, ce n'est pas de la vraie générosité que de procurer aux gens une chose qui leur fait du mal ; pourquoi ne pas simplement nous donner quelque monnaie ? On nous offre aussi beaucoup trop de bière. Pour être cocher, on n'appartient pas pour cela à la famille des éponges. Oh ! Monsieur le docteur, votre influence comme médecin est grande, aussi nul ne pourrait mesurer l'étendue du bien que vous pourriez faire par votre exemple et par votre parole si vous vouliez vous consacrer à la cause de la tempérance, et donner de bons conseils à tous ceux à qui vous avez affaire.

Le docteur paya la course et ajouta une pièce de cinq francs ; puis on se sépara après une cordiale poignée de main. Jamais il n'avait vu aussi clair dans la question de la boisson qu'après cette conversation. Depuis lors, il devint un soldat actif de l'armée antialcoolique et a rendu de grands services à notre cause.

PIERRE V.



Le plus grand de tous les gouffres

" Pierre, savez-vous ce que c'est qu'un gouffre ?

— Oui, Monsieur, c'est un grand trou.

— Si grand, si profond, que tout ce qui y tombe s'y perd et disparaît. Savez-vous quel est le plus grand de tous les gouffres ?

— C'est la mer.

— Non, c'est la bouche. "

A ces mots, les bouches s'ouvrent comme par enchantement, les unes pour rire, les autres d'étonnement.

" Cela vous surprend, mes petits amis ; et pourtant c'est la vérité pure. N'avez-vous jamais entendu dire, en parlant d'un tel ou d'un tel. " Il a mangé sa fortune ? "

— Oui, Monsieur

— Et quelque fois même : " Il a dévoré sa fortune ? " Et avec quoi mange-t-on, dévore-t-on, je vous prie, sinon avec la bouche ? Et une fortune, ce n'est pas peu de chose, ce n'est pas l'affaire d'une bouchée. Il y a des fortunes qui s'élèvent à plusieurs millions ; des fortunes qui comprennent des maisons, des châteaux, des palais, des terres, des bois, des villages entiers. Et ce ne serait pas un gouffre une bouche qui avale des châteaux, des domaines ? Vous voyez bien que j'avais raison. Les grandes fortunes, les fortunes princières, comme on dit, se mangent tout aussi aisément que les petites, parce que le gouffre dont nous parlons est sans fond ; et, par conséquent, ce qu'on y jette ne le remplit pas ; il est toujours avide.

Il est vrai de dire que les fortunes ne se mangent pas seulement, elles se boivent, et la chose n'est que trop fréquente

par le temps qui court ; pas n'est besoin de chercher longtemps pour trouver des ivrognes, on a plus à faire pour les éviter. Mais manger ou boire, tout cela tombe dans le même gouffre, et souvent la raison avec, ou, pour mieux dire, c'est la raison qui tombe la première, car, si les mangeurs et les buveurs conservaient un reste de raison, ils s'arrêteraient avant d'avoir tout bu ou tout mangé. Malheureusement, quand l'habitude est prise, tout y passe. Pour le viveur, pour l'ivrogne, il n'y a plus au monde ni parents, ni enfants, ni amis ; il n'y a que la table et la bouteille.

Avis aux gourmands, s'il en est parmi vous ; car il y a un commencement à tout, et les défauts de l'enfant sont les racines des vices de l'âge mûr. "

A. Vessiot.

"Trempe-le dans ta propre Sauce!"

Récit d'un ancien buveur.

La première fois que j'assistai à une réunion de tempérance, j'y entendis parler un ouvrier, buveur corrigé ; ce qu'il raconta restera gravé à jamais dans la mémoire jusque dans les moindres détails.

Voici comment il expliqua sa conversion :

Au commencement de mon mariage, nous vivions très heureux, ma femme et moi : la vie s'ouvrait à nous couleur de rose. Quand j'étais jeune homme, je fréquentais bien de temps en temps l'un ou l'autre cabaret, avec des camarades, mais depuis que j'avais un ménage à moi, cela n'arrivait plus. Les jours et les semaines se passaient dans la plus cordiale entente.

dans la joie du foyer. Petit à petit cependant, l'envie de boire se réveilla en moi, excité que j'étais chaque jour par ceux avec qui je travaillais.

Ce besoin grandissant de jour en jour me rendait plus insensible aux prévenances de ma bonne et digne compagne. L'argent que je gagnais et que, dans les premiers temps de notre union je lui remettais intégralement, diminuait chaque semaine ; à la fin elle ne reçut plus rien. Autrefois, au sortir de l'atelier, je rentrais directement au logis, où ma femme et mes enfants m'attendaient ; au lieu de cela, je me rendais de la fabrique au cabaret, et, tard dans la nuit, quand ce n'était pas aux premières lueurs de l'aube, je regagnais, en titubant, la maison.

Ma femme faisait peine à voir ; elle avait [illegible] ma conduite qui causait [illegible] peine

Mais étant devenu esclave de la boisson, je m'intéressais peu à ses tristesses, et le cabaret m'était plus cher que le bonheur de ma femme et de mes enfants, pauvres malheureux, pâles, déguenillés!

Les choses allèrent ainsi pendant un certain temps, jusqu'à ce que, la misère s'accentuant, il n'y eût plus de pain dans l'armoire. Je n'en continuais pas moins à gaspiller en boisson le peu d'argent que je gagnais, ne remettant pas un sou à ma pauvre femme, pour son ménage.

La situation devenait de jour en jour plus critique, et malgré cela il me fallait du genièvre, jusqu'au dernier sou.

***

Comme la plupart des ivrognes, j'avais pris l'habitude de fréquenter le même cabaret : j'étais donc très familier avec le

débitant et sa femme, au point que, sans en être empêché, je pouvais parcourir pour ainsi dire toute leur maison.

Or, il arriva qu'un jour j'entrai dans la cuisine du cabaretier, où rôtissait un poulet magnifiquement farci. Mon estomac criait famine. Cherchant dans mes poches, si, par hasard, il n'y restait pas de quoi assouvir la faim qui me tenaillait l'estomac, j'y trouvai encore un croûton de pain sec. L'envie de tremper ce pain durci dans cette sauce si appétissante, devint tellement irrésistible, que je tendis la main vers le plat, me pourléchant déjà les lèvres. Ah, comme c'était succulent ! Au moment où je mouillais le dernier morceau dans la sauce, la femme du cabaretier entra, me vit et, rouge de colère, m'interpella avec violence.

— " Que fais-tu là ? "

— " Tu le vois, je trempe un petit

bout de mon pain dans ta sauce. "

— " Trempe-le dans ta propre sauce ! " me dit-elle, en me poussant brusquement de côté.

Je fus indigné jusqu'au fond de l'âme d'un pareil traitement ; cependant je n'en laissai rien paraître, mais je me mis à réfléchir.

Mes yeux s'ouvrirent comme par enchantement, sur la misère où je croupissais par ma faute ; je pensai à ma femme et à mes petits enfants. Voilà donc comment la femme de ce marchand de genièvre me repoussait, maintenant que pauvre ivrogne, ayant, pendant des années, gaspillé tout mon argent dans son horrible boîte, j'avais faim, j'avais froid, et je manquais de tout. C'était trop de tremper ma croûte de pain sec dans la sauce !

Je quittai immédiatement le cabaret, sans mot dire, mais avec la résolution bien arrêtée de n'y plus remettre les pieds.

Rentré chez moi, je ne soufflai mot de l'aventure, ayant un plan bien arrêté.

Lorsqu'à la fin de la semaine je touchai mon salaire, le cabaretier n'avait pas un sou à en prendre ; joyeux comme un enfant, je courus à la maison.

— " Mère, " dis-je à ma femme, après lui avoir souhaité le bonjour et embrassé les mioches, " prends ton panier, nous allons faire quelques emplettes. "

Ma femme me regardait d'un air étonné, sans répondre. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Les yeux pleins de larmes, elle alla décrocher le panier.

Immédiatement nous nous rendîmes en ville, où nous achetâmes de tout : du café, du sucre, du riz, du pain, du beurre,

etc., et enfin un superbe poulet.

Pour arriver à la maison, je devais passer devant le cabaret, où pendant tant d'années j'avais dépensé mon argent, ce cabaret, cause de tant de pleurs et de souffrances pour ma femme, de tant de privations pour mes enfants. Arrivé devant cet endroit maudit, je ne pus résister à l'envie de me venger : j'ouvre bravement la porte, je tends mon gros poulet vers la patronne et je crie en présence des buveurs attablés : " Hé ! Madame, je vais le tremper dans ma propre sauce ! "

Ce fut la dernière fois que je mis le pied dans un cabaret.

Le lendemain, dimanche, ce fut une vraie fête quand nous mangeâmes le poulet ; c'était pour la première fois depuis des années que nous pouvions nous payer pareil luxe.

Depuis, chaque année, ce même diman-

:he, nous fêtons, par un délicieux dîner, d'où naturellement toute boisson enivrante est exclue, nous fêtons, dis-je, le jour de ma conversion à l'abstinence. Inutile de dire que le poulet, que nous appelons " le poulet de la cabaretière, " en constitue le plat principal.

***

Parmi ceux qui lisent ces lignes, il en est peut-être plus d'un, qui comme ce buveur, gaspille une grande partie de son salaire dans les débits de genièvre.

Voulez-vous redevenir bon et heureux ? Eh bien ! Prenez une ferme résolution ! Suivez, dès aujourd'hui, le bel exemple donné par ce buveur converti. Abandonnez le cabaret, épargnez votre argent pour votre femme et vos enfants.

Vouloir, c'est pouvoir ! Ne l'oubliez pas !

A. T.

La Tempérance est la source de la richesse

Dans la même ville, dans la même rue, dans le même village, dans le même atelier, les uns prospèrent, les autres se ruinent ; les uns sont forts et vigoureux, les autres faibles et maladifs; les uns sont heureux, les autres malheureux ; les uns jouissent de l'estime publique, les autres n'excitent autour d'eux qu'un sentiment de mépris. Le vulgaire qui ne regarde que la surface, qui ne voit que les conséquences, attribue tout cela au hasard : l'un a de la chance, l'autre n'en a pas. L'homme qui réfléchit et qui a des yeux pour voir sait qu'il n'y a pas de hasard ; il va au fond des choses, et voici ce qu'il découvre : l'un est tempérant, l'autre ne l'est

pas. Voilà tout le secret. Chacun construit de ses mains sa propre fortune.

La tempérance, cette vertu qui, suivant l'heureuse expression d'un médecin, " coûte peu et rapporte beaucoup, " c'est d'abord la santé et la vigueur du corps. Boire et manger pour vivre, et non vivre pour boire et manger, donner au corps de quoi refaire largement ses forces épuisées par le travail, sans excès ni d'un côté ni de l'autre, c'est le plus sûr moyen de se maintenir sain, vigoureux et dispos, d'éviter les maladies, de triompher de celles dont on est accidentellement atteint, et d'arriver à cette vieillesse encore verte et pleine de sève qui fait respecter les cheveux blancs, parce qu'elle est la preuve d'une vie sobre, rangée et laborieuse.

La santé, c'est la première richesse, parce qu'elle permet le travail, source de toute richesse, non pas le travail interrom-

pu, languissant, stérile, de l'ivrogne, mais le travail suivi, régulier, persévérant, consciencieux et fécond, qui triomphe de tous les obstacles et force la fortune inconstante à se fixer.

Avec le travail vient le bien-être, puis l'aisance, puis la richesse ; car le travail de l'homme tempérant est secondé par l'économie et l'épargne.

Voilà ce que rapporte la tempérance. Ce sont là des avantages palpables, que le plus incrédule peut toucher du doigt.

E. Picard.

Sa Maison

Cinq heures sonnent à la vieille pendule dont le balancier de cuivre oscille dans la longue caisse vernie, cinq heures! Le réveil matinal, avant l'aube et et le soleil d'hiver, qui dorment, plongés sous l'horizon.

Et il s'est levé, hâtif, courbaturé, le corps endolori de la fatigue de la veille. La lampe s'allume ; il s'habille, se signe d'eau bénite ; juste le temps de prendre sur le poêle le café noir, de casser une croûte, et de déposer, furtif, un gros baiser sur le front de ses enfants qui dorment encore et qu'il craint de réveiller. Puis la clef grince, la porte s'ouvre : " *à ce soir, femme !* "

Il est dehors, il marche où va la foule

vers les grandes fabriques noires, de là-bas, dont la fumée étend sur la plaine ses bandes plus sombres que la nuit. La cloche sonne, la sirène hurle. La machine tourne, brutale, assourdissante, l'homme s'est courbé sur le travail.

C'est la journée qui commence.

Il faudra douze grandes heures d'efforts pour qu'elle finisse. Et l'ouvrier, le soir tombé, rentre au foyer, sonne et se couche, attendant le réveil et l'éternel recommencement du lendemain.

C'est dur, la vie ! il est heureux pourtant "*ubi amatur. non laboratur*" — quand on aime, le travail ne coûte rien. Cet ouvrier, s'est uni, devant Dieu, à une brave femme ; tous deux se sont promis affection réciproque, soutien et encouragement mutuels pour supporter les épreuves et les peines de la vie.

La prière du matin attire la bénédic-

tion divine sur la journée. Pendant son travail, cet ouvrier abattra de la besogne comme deux : pensez donc, à la fin de la semaine, le prix de son labeur apportera la joie à son foyer. Et le soir, harassé de fatigue, couvert de poussière, il regagne sa maison, se débarbouille et passe la soirée, heureux, tranquille.

Sa maison ? comme il l'aime ; c'est à lui, il l'a achetée de son travail et de ses économies. Elle est petite, petit est son jardin ; mais qu'elle est agréable et délicieusement propre ! Son trésor de femme l'a décorée d'un beau grand christ sur la cheminée, de petits tableaux religieux sur les murs, de quelques fleurs qui embaument au printemps. Des oiseaux mêmes y habitent.

Et la nourriture est saine et abondante ; et les enfants sont propres et aimants, et sa femme laborieuse, économe et pré-

venante.

Il est heureux, cet ouvrier !

Ah ! qu'on ne vienne pas l'inviter au cabaret ! Sa maison à lui, c'est son ciel, et ses enfants, le sourire aux lèvres, qu'il [illegible] le délasseront par leurs caresses et leurs joyeux ébats. Il partage leurs jeux [illegible] leur fait réciter leurs prières [illegible], et contrôle avec un légitime orgueil, les connaissances acquises sur les [illegible] d'une école chrétienne.

Qu'on ne vienne pas non plus, l'exciter contre son patron ! Intelligent, honnête, il comprend que le patron ne peut pas donner un trop gros salaire : la concurrence crée souvent une situation fort difficile [illegible] qu'il y aura toujours des riches [illegible] et qu'il faut les capitaux des riches pour faire travailler l'ouvrier. Il constate d'ailleurs chaque jour qu'un patron chrétien s'intéresse au bonheur de [illegible] ouvriers, et que les man-

vais travailleurs ont les patrons qu'ils méritent.

Il est heureux, cet ouvrier, parce qu'il est intelligent, honnête et travailleu..

Les épreuves peuvent venir : elles le trouveront toujours fort et résigné, il aura auprès de lui des cœurs dévoués pour l'aimer, des mains délicates pour le soigner, des amis qui viendront le consoler, l'aider, l'encourager.

Vienne la vieillesse ! Cet ouvrier recevra la récompense d'une vie toute de piété et de travail. Bon vieillard, bien soigné par ses enfants, comblé de caresses par ses petits e..fants, (ces deux âges s'aiment tant) il attendra dans le calme, dans la paix, son entrée dans une vie meilleure, pour y jouir d'un repos et d'une félicité sans fin.

Voilà l'ouvrier heureux, dans son travail et dans sa foi. Voilà la famille que la

religion constitue, pépinière de morale, base des états, pivot de la société humaine.

OPERARIUS.



Juste Chatiment

Pendant l'espace de quinze à vingt, un aubergiste avait vendu des boissons enivrantes. Dans l'opinion publique il passait pour très riche, et ses richesses, comme c'est souvent le cas, lui avaient acquis un grand ascendant sur la paroisse où il demeurait. Comme il avait un très-mauvais esprit, il contrariait tout ce que voulait faire son curé. Cette paroisse. comme c'est assez souvent le cas, prenait ordinairement, presque en masse, le parti de l'aubergiste contre le curé. Tant il est vrai de dire qu'il ne faut qu'une brebis galeuse pour empester un troupeau. Le curé qui, comme c'était son devoir, s'opposait aux menées d'un tel homme, lui était devenu tellement odieux, que celui-ci ne cessait de le diffamer auprès de ses paroissiens.

C'eût été manquer à ce qu'il se devait à lui-même et à la saine partie de sa paroisse, que de faire visite à un tel homme. Aussi, le curé ne voulut point entrer dans sa maison, lors de la visite pastorale. Il alla visiter son voisin, qui était le fermier de cet aubergiste.

Au lieu de comprendre que son curé agissait comme il le devait, le malheureux aubergiste se mit dans une grande colère. Remarquez que c'était un ivrogne ; il était riche, c'était un cabaretier, et d'une violence inouie. Ces espèces d'hommes reculent bien rarement devant une vengeance, quand ils n'ont rien à craindre de celui qui est l'objet de leur haine.

Pendant que le curé visitait la famille de son fermier, l'infâme ivrogne entra subitement, tenant un fouet dans la main, et se permit d'en frapper le vénérable curé, à plusieurs reprises. Les marguilliers

eurent l'insigne lâcheté de laisser outrager leur curé sans s'y opposer.

Ce qui justifie complètement le curé de cette paroisse des procédés infâmes suivis à son égard, c'est que cet homme brutal et sans honneur, haïssait tous les prêtres sans distinction. Voici ce qu'il disait à tous ceux qui voulaient l'entendre : " Partout où il y a un prêtre, tout languit, tout périt, tout meurt. " Il aurait voulu bannir les prêtres des nouveaux établissements de colonisation, comme le plus grand fléau pour les colons. Cet homme était non-seulement un impie, ne faisant aucun acte de religion, mais il prêchait à tout venant que la religion n'était bonne à rien. Et cet homme avait des partisans, dans une paroisse catholique ! O malheur ! malheur à toute population qui ne prend pas tous les moyens possibles pour se débarrasser de ces démons incarnés !

Bien rarement, même en ce monde, de tels hommes échappent aux châtiments que méritent leurs attentats. Celui-ci ne fut pas oublié par la justice de Celui qui a dit à ses prêtres : *Celui qui vous méprise, c'est moi-même qu'il méprise.*

Comme nous l'avons vu, cet homme s'était fait beaucoup d'amis, qu'il avait faits ses complices en ivrognerie et en mauvais discours. La justice de Dieu va se servir de ceux qu'il a perdus, pour le perdre lui-même. Ses affaires allant mal, il fut obligé d'emprunter de quelques-uns d'eux. Ne pouvant rembourser ce qu'il avait emprunté, ces mêmes amis lui firent vendre tout ce qu'il avait. Il fut bientôt réduit à un tel état de dénuement, qu'il n'avait qu'une paillasse, étendue sur un plancher d'une des maisons que ses amis lui avaient fait vendre.

Là, couvert de sales haillons, et aban-

donné de tout le monde, il n'avait pour compagnon qu'une cruche de whiskey, qu'il vidait verre à verre pour se tenir sans cesse sous l'influence de la boisson, et faire diversion à l'état affreux où il était réduit.

Un seul être au monde s'intéressait au sort de ce grand criminel ; c'était une très-vertueuse fille qui le visitait de temps en temps pour l'engager à se réconcilier avec le bon Dieu, avant sa mort, qui approchait à grands pas. Il parut enfin consentir à laisser approcher de son grabat un prêtre d'une autre localité, que son admirable enfant alla chercher.

Mais, ô redoutable jugement de Dieu ! Ce prêtre arriva, parla à ce misérable et commença à entendre sa confession. Mais, obligé de l'interrompre pour le laisser reposer, il le trouva mort à son retour !

Telle vie, telle mort ! On vit loin de

Dieu, on insulte ses ministres, et Dieu permet qu'à la dernière heure leur ministère de miséricorde devienne inutile. On meurt dans ses péchés ! Et, après la mort, on entre dans l'éternité !

L'ABBÉ MAILLOUX.



Un Bienfaiteur étrange

J'[illegible] d'un village à l'autre [illegible] charrettes couvertes qui, [illegible] font les services des [illegible] pêle-mêle [illegible]. La carriole était attelée d'[illegible] cheval qui allait au pas ; [illegible] sur [illegible] méchante planche qui [illegible], je perdis patience à mi-chemin [illegible] auprès du conducteur [illegible] de lui.

Le voiturier [illegible] jeune, de belle [illegible] ; son visage dénotait une santé [illegible] et un caractère joyeux. A tous les [illegible] nous arrêtions, je le voyais donner ou recevoir les commissions, sans que jamais j'entendisse une plainte de ceux [illegible]

vait affaire. Avait-il à rendre la monnaie d'une pièce, on acceptait sans compter ; les femmes lui demandaient des nouvelles de ses enfants, les hommes le chargeaient d'achats à la ville ; bref, on aimait ce brave garçon et on avait confiance en lui.

Il me paraissait d'ailleurs le mériter, pour autant que j'avais pu en juger par sa conversation. Toutes ses paroles étaient empreintes d'un bon sens et d'une bienveillance auxquels la légèreté et l'égoïsme de nos villes m'avaient peu accoutumé. Il connaissait les améliorations tentées dans le pays, nommait le propriétaire de chaque champ que nous côtoyions, et s'intéressait à sa bonne ou mauvaise récolte.

J'appris bientôt que lui-même avait quelques arpents de terre qu'il cultivait entre ses voyages, en mettant à profit toutes les observations recueillies chemin faisant. Avec une bonhomie intelligente, il

me raconta l'histoire de *son domaine*, comme il l'appelait en riant.

J'écoutai l'explication de ses derniers essais pour transformer un coin de terre en prairie, quand nous croisâmes sur la route un homme courbé, pauvrement vêtu, dont les cheveux grisonnants, en désordre, encadraient salement un visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité qui me surprit.

— " C'est un de vos amis ? " demandai-je, quand il fut éloigné.

— " Cet homme-là, " répondit-il, " c'est un de mes plus grands bienfaiteurs, monsieur ! "

Je le regardai comme si je n'avais pas bien compris.

— " Ça vous étonne, " reprit le messager en riant, " c'est pourtant la vérité ; seulement le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Il faut vous dire que Jean Picon — c'est ainsi qu'on le nomme — est un de mes camarades d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte et nous avons été plusieurs années ensemble à l'école. Seulement, Picon était alors déjà un peu [illegible], et, en prenant de l'âge, il [illegible] toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'avais pas beaucoup fréquenté d'abord, mais le hasard voulut que nous devinssions ouvriers chez le même fermier. Le premier jour, au moment d'aller au travail, voilà que Jean Picon et les autres ouvriers s'arrêtent au cabaret pour boire le coup d'eau-de-vie du matin. Je restais à la porte, sans trop savoir ce que je devais faire, mais ils m'appelèrent tous. "

— " N'a-t-il pas peur que ça le ruine ! " s'écria Picou d'un ton moqueur. " Deux sous économisés ! Il croit peut-être que ça le rendra millionnaire ! "

Les autres se mirent à rire ; rouge de honte, j'entrai boire avec eux.

* *
*

Cependant, arrivé au champ, et tout en m'occupant du labour, je commençai à ruminer ce que Picou avait dit.

Le prix de ce petit verre du matin était en réalité peu de chose, mais, répété chaque jour, il finissait par produire *quarante-trois francs !* Je me mis à calculer tout ce que l'on pouvait avoir pour cette somme.

— " *Quarante-trois francs !* " fis-je en moi-même, " c'est, pour les gens de village, une maison d'une grandeur double,

c'est-à-dire de l'aisance pour la femme, de la santé pour les enfants, de la bonne humeur pour le mari.

" C'est le bois et le charbon de l'hiver, ou le moyen d'avoir le soleil à domicile quand il y a de la neige au dehors.

" C'est le prix d'une couple de chèvres dont le lait augmente le bien-être du ménage.

" C'est de quoi habiller à neuf mon garçon et ma petite. "

Puis, portant ailleurs ma pensée, je continuai :

— " *Quarante-trois francs !* Notre voisin Pierre ne paye pas davantage pour la location des deux arpents qu'il cultive et qui nourrissent sa famille ! C'est juste l'intérêt de la somme que je devrais emprunter pour acheter au commissionnaire du village le cheval et la charrette qu'il veut vendre. Avec cet argent dépensé chaque

matin, *au détriment de ma santé*, je puis me créer une position, élever ma famille, faire les épargnes nécessaire pour mes vieux jours. "

Ces calculs et ces réflexions décidèrent de mon avenir. Je surmontai la mauvaise honte qui m'avait fait céder une première fois aux sollicitations de Picou ; j'épargnai sur mes premiers gains ce qu'on aurait voulu me faire dépenser au cabaret, et bientôt je pus entrer en marché avec le voiturier auquel j'ai succédé.

Depuis j'ai toujours continué à discuter chaque dépense et à ne négliger aucune économie, tandis que Picou persévérait, de son côté, dans ce qu'il appelle " la vie des bons garçons. "

Vous voyez où cela nous a conduits tous les deux. A lui, les haillons du miséreux, la vieillesse prématurée, le mépris des honnêtes gens; à moi l'aisance, la santé,

l'estime d'autrui et le bonheur de ma famille : tout cela provient uniquement des habitudes opposées que lui et moi nous avons prises : IL BOIT, JE SUIS ABSTINENT !

Sa misère, c'est le petit verre d'eau-de-vie dont il est l'esclave, comme mon aisance provient des centimes épargnés en fuyant l'alcool et le cabaret.

***

Lecteur, réfléchissez : qui voulez-vous imiter, du buveur en haillons ou de l'heureux charretier ?

Nul doute, c'est ce dernier. N'attendez donc pas : à partir d'aujourd'hui, mettez tous les jours un ou plusieurs petits sous dans une tire-lire, au lieu de les dépenser en genièvre, et chaque fois que vous aurez cinq francs, portez-les à la caisse d'épargne.

La fuite du cabaret vous procurera, sinon la fortune, du moins la santé, l'aisance, le bonheur.



La passion de boire

Est-il passion plus violente, plus tenace, plus dangereuse, plus nuisible, plus difficile à vaincre que celle de la boisson ?

N'est-ce pas en raison de cette quasi invincibilité de la passion alcoolique que le proverbe dit :

" Qui a bu, boira " ?

Messire le diable sait parfaitement bien, que cette passion conduit à toutes les autres.

C'est ce qu'exprimait fort bien un écrivain moderne :

" L'alcoolisme — disait-il — fait monter en l'homme tout ce qui est *la bête,* et fait baisser d'autant en lui tout ce qui est de l'*ange.* " Le démon a tout profit à faire boire, parce que de l'homme qui a bu il fait aisément un voleur, un tricheur, un

calomniateur, un voluptueux, un menteur, un traître, un prajure, un batailleur, un asssasin.

Que d'hommes, d'un naturel plutôt doux et timide, sont ainsi devenus, à un moment donné, de vrais démons, sous l'empire de la boisson !

C'est d'eux que l'on dit qu'ils ont *la boisson mauvaise.* Le démon s'en rend parfaitement compte ; aussi pousse-t-il, de toute son énergie l'humanité vers l'alcoolisme.

Un individu, comdamné naguère pour avoir assassiné deux petits enfants, qu'il avait d'abord souillés, ayant appris sa condamnation à mort, manda le juge dans sa cellule, et lui dit :

“ Monsieur le juge, oui, j'ai commis ces crimes abominables, *mais j'avais bu et lorsque j'ai bu, je suis comme une bête féroce.*”

La veille de la Noël 1900, à S[illegible], au cu-

vrier du chemin de fer rentre, un peu éméché, chez lui. Sa femme était absente ; l'ouvrier se fâche ; le délire s'empare de lui ; il va dans l'armoire voisine prendre son revolver, et canarde dans leur petit berceau blanc ses deux petits enfants qui y dormait. Aux juges ce criminel n'a pu dire que l'éternel refrain : J'étais saoul, je ne savais pas ce que je faisais ! On pourrait citer des centaines, des miliers de faits semblables.

Allez voir dans nos prisons, et demandez à ces malheureux ce qui les a conduits à la débauche, au crime : Neuf fois sur dix ils vous répondront : Ah ! j'avais bu *un verre* de trop : je ne savais plus ce que je faisais. Rien *qu'un verre?...* Ces malheureux se leurrent donc encore, même en prison !

Voilà bien la vérité : l'alcool lâche la bête qui sommeille en l'homme.

La statistique nous révèle la proportion d'alcoolisés qu'on trouve parmi les détenus de nos prisons, les clients de nos tribunaux, dans les asiles d'aliénés, dans les dépôts de mendicité, dans les refuges ; elle nous dit le nombre effrayant des alcoolisés parmi les suicidés, parmi les escrocs, parmi les meurtriers etc.

Mais le démon, lui, dresse aussi ses statistiques ; mieux que personne il connait tous les désastres causés par l'alcoolisme. C'est lui, le père du mensonge, qui a baptisé l'alcool de cette dénomination fallacieuse *d'eau-de-vie*...

S'il m'est permis d'ouvrir ici une parenthèse, je vous raconterai une anecdote, qu'un brave vieux curé de campagne avait insérée dans un sermon.

Un jour Lucifer avait réuni son grand Conseil. Tous les démons étaient présents ; il s'agissait de rechercher ensemble les

moyens les plus efficaces pour entraîner de nombreuses victimes en enfer.

Le *démon de la haine* parla, et dit combien d'hommes il prenait chaque jour dans ses filets en leur insufflant le feu de la haine.

Tour à tour on entendit les *démons de la cupidité, de la colère, de la jalousie, de l'orgueil ;* vint ensuite *le démon de la volupté,* qui pensait, lui, l'emporter sur tous les autres :

" Ceux que j'attrape chaque jour dans mon filet, s'écria-t-il, sont innombrables comme les grains de sable.

Déjà toute la kirielle des diables avait passé devant le trône de Lucifer, lorsqu'une voix fluette se fit entendre au fond de la salle : " Je demande la parole " siffla-t-elle.

— Que pourrais-tu bien nous *conter, toi, petit câlin ?* grommela Lucifer.

— " J'ai à vous conter, Seigneur Lucifer, que tous ces beaux conseillers se sont joliment trompés. "

Des murmures se firent entendre dans l'assemblée ; mais le petit démon *Alcohol*, — car c'était lui, — continua : " Moi seul, j'amène en ces sombres lieux plus d'hommes que tous ces beaux parleurs ensemble : c'est moi qui offre la goutte innocente aux hommes sous les prétextes les plus divers : en été, parce qu'elle rafraîchit ; en hiver, parce qu'elle réchauffe ; à l'homme joyeux, parce qu'elle égaie ; au désœuvré, parce qu'elle désennuie ; au désespéré parce qu'elle calme le chagrin ; au coupable parce qu'elle endort les remords ; bref, tout le monde en raffole.

" La première fois, ces insensés en prennent par curiosité ; une deuxième fois, ils en prennent pour faire plaisir aux camarades ; une autre fois, ils en prennent

par goût, et enfin, ils en prennent *par passion.* Depuis cet instant, ils ne peuvent plus s'en passer, et j'ai partie gagnée ; je fais alors d'eux tout ce que je veux : je les rends jaloux, colères, envieux, cupides, meurtriers, voleurs, impudiques, tout ce que vous voulez. Ils étaient des agneaux ; j'en fais des loups.

" Et maintenent, si j'ai mal parlé, que Seigneur Lucifer m'écrase sous sa brûlante botte ; mais, si j'ai bien parlé, que tous m'aident à propager cette liqueur délicieuse, que les hommes, ces pauvres fous ! appellent *eau-de-vie.* "

Lucifer lui-même donna le signal des applaudissements.

Vous ne croyez pas un seul mot de toute cette histoire, comme de juste ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'elle contient un grand fond de vérité.

" L'abomination de la désolation s'est

répandue sur la terre, parce qu'il n'est plus d'hommes qui réfléchissent. " Ah ! comme cette parole inspirée est vraie, lorsqu'il s'agit de l'alcoolisme !

Quel est l'homme qui, réfléchissant aux conséquences funestes de cette passion, ne se raidirait contre elle de toutes les forces de son âme ?

Mais on ne réfléchit pas, on se leurre de prétextes, on s'excuse d'avance, on continue de boire, tous ne parlent que de *petits verres*, tous prétendent ne jamais abuser ; mais en attendant la passion est là, installée pour tout de bon, sans que le maître du logis s'en soit seulement aperçu.

Voici un criminel alcoolique ; il a assassiné sous l'influence de la boisson. Si vous aviez dit à cet homme, il y a 10, 15, 20 ans, lorsqu'il commençait à boire : " Mon ami, si vous coutinuez à boire, vous deviendrez un assassin, et vous finirez au

bagne ! " il se serait moqué de vous, sinon, fâché tout rouge de vos sinistres prévisions.

Là gît le plus grand danger de l'alcoolisme : on ne le craint pas, on se croit cuirassé contre ses assauts ; et cependant, on joue avec le feu, et un beau jour l'on se trouve atteint, brûlé, touché à fond, sans qu'on s'en soit même aperçu.

Ah ! il en serait tout autrement si l'alcool était un poison violent, terrassant d'un seul coup ses victimes comme la morphine, l'atropine, l'arsenic, etc. ; malheureusement l'alcool, étant toujours délayé, ne tue son homme qu'à petit feu ; alors on ne craint rien mais on en meurt quand même !

L'ABBÉ LEMMENS

TABLE DES MATIERES